

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 22.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 1ER JUIN 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Une appréciation.—Bibliographie (suite).—Aux abonnés de Saint-Jean d'Iberville.—Avis.—Le parc Mont-Royal.—Centenaire.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Mon souhait.—Nos gravures : Les inondations : Mise en mouvement de l'engin Corliss ; Les commères de Briquebec ; Horticultural Hall.—Le salut.—Un prêtre enterré vivant.—Portrait de Notre Seigneur Jésus-Christ.—Le Centenaire.—Noces d'or du R. P. Point, S. J.—Courrier des Dames.—Nouvelles générales.—Amélioration des terres.—Faits divers.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie : Epître.—Rosalba ou deux amours, épisode de la rébellion de 1837 (suite).—Histoire de plusieurs bêtes.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'Exposition de Philadelphie : Entrée du palais de l'horticulture (horticultural Hall) ; Les inondations : aspect des quais à Montréal le 20 mai ; Les commères de Briquebec ; L'Exposition de Philadelphie : le pouvoir moteur, engin-Corliss, mis en mouvement par le Président Grant et l'Empereur du Brésil.

UNE APPRÉCIATION

Nous reproduisons du *Courrier des Etats-Unis* le passage suivant, extrait de la correspondance parisienne de M. Frédéric Gaillardet. Il n'est guère nécessaire, pour nos lecteurs habituels du moins, de relever l'erreur qui a fait voir à M. Gaillardet une création nouvelle, là où nous n'avions opéré qu'une transformation, peut-être même une résurrection ; ni celle qui attribue à M. Chauveau la fondation de *L'Opinion Publique*. Chacun en Canada sait que nous avons fondé ce journal en 1869. Ceci n'enlève rien à la vérité des observations que fait M. Gaillardet à la louange de notre collaborateur distingué. Lorsque M. Gaillardet écrivait ces lignes, évidemment il ne pouvait connaître la position que M. Chauveau a depuis acquise de président de la Commission du Havre de Québec ; il ne se serait pas autrement mépris sur les relations qui existent entre M. Chauveau et *L'Opinion Publique*. Cet incident nous sert d'occasion pour attirer l'attention de ceux de nos lecteurs qui ne sont pas dans le secret, aux REVUES EUROPÉENNES, BIBLIOGRAPHIES, etc., signées P. C., dans lesquelles M. Chauveau déploie, à leur intention, les connaissances étendues, le jugement sain, la fine critique, l'élégante diction qui en font un écrivain aussi intéressant qu'aimable.

Quant à la fin de la lettre de M. Gaillardet, nous le remercions du compliment qu'il nous fait, et nous souhaitons que toutes les familles canadiennes puissent voir *L'Opinion Publique* du même œil que sa fille et lui :

Un journal hebdomadaire récemment fondé à Montréal, *L'Opinion Publique*, disait dernièrement que ce n'était pas le Canada qui se plaindrait de la consolidation de l'empire britannique, "car il sera bien longtemps encore, ajoutait-il, avant de pouvoir se passer de la protection de l'Angleterre."

Ce sentiment de loyalisme m'a d'autant plus frappé de la part du journal canadien, qu'il est rédigé en français, c'est-à-dire par des hommes du Bas-Canada. Il est vrai que parmi ces hommes il en est un qui était, il y a peu de temps encore, ministre de l'instruction publique, premier ministre de la province de Québec et président du sénat. Je veux parler de M. Pierre Chauveau. Après la mort de son collègue et ami, G.-E. Cartier, qui avait rendu tant de services à son pays, le parti conservateur, dont il était l'un des plus fermes appuis, a été, comme vous le savez, évincé du pouvoir par le parti radical, et M. Chauveau perdit la présidence du sénat. Il crut devoir résigner son siège au sénat, par un excès de dignité, et il se porta candidat au comté de Charlevoix. Mais il y fut battu.

Comme il est sans fortune et père de famille, il a pris bravement son parti, et il a repris son métier de journaliste, dans lequel il débuta comme correspondant au *Courrier des Etats-Unis*. Il s'est entendu avec M. G. Desbarats, imprimeur, de Montréal, pour fonder un journal hebdomadaire illustré. "Me voici donc, m'écrivait-il avec une touchante philosophie, recommençant la vie, écrivant sous la signature de

P. C., sous laquelle j'ai fait mes débuts dans le *Canadien* et sous laquelle aussi je me suis fait connaître par une correspondance dans votre journal." M. P. Chauveau a donc été en quelque sorte, un enfant du *Courrier des Etats-Unis*, et un enfant qui lui a fait grand honneur. J'espère que dans cette seconde partie de sa carrière, M. P. Chauveau sera aussi heureux que dans la première.

Il le mérite par son talent qui a mûri, par les connaissances qu'il a puisées dans la pratique des affaires, par sa fidélité à ses principes et par sa loyauté de son caractère. Le journal dont il est le principal collaborateur est d'ailleurs des plus intéressants. Il est fait avec plus de goût que les publications illustrées et non illustrées du continent américain. Les familles ne sauraient trouver une lecture plus amusante. C'est l'opinion de ma fille qui en fait sa lecture favorite, et je le contresignerai des deux mains, si une seule ne suffisait pas.

FRÉDÉRIC GAILLARDET.

BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB.—Résumé des travaux de quelques savants, par Oscar Dunn.—Montréal, 1875. Eusèbe Sénécal, in-4°, pp. 47.

(Suite et fin)

Quant à l'impression faite sur les sauvages, elle rendrait compte des traces de Christianisme que les premiers missionnaires ont signalées chez les nations de la Nouvelle-Ecosse, de ce singulier chant sauvage entendu par Lescarbot, et où le mot *alleluia* revenait si souvent, et de tout ce que le Père Leclerc dit des sauvages *portecroix* de la Gaspésie (1). Il est vrai que l'on a voulu attribuer ces choses aux rapports que ces peuples avaient eus avec les Basques et les autres Européens qui, avant de Monts et Champlain, et même avant Jacques Cartier, fréquentaient déjà Terre-neuve et les côtes du golfe Saint-Laurent, ou bien encore avec les Espagnols, qui, depuis environ un siècle, s'étaient établis sur le golfe du Mexique. Mais il semble que les Islandais ou les Irlandais (en donnant créance aux légendes moins précises de ces derniers) offriraient une meilleure explication de vestiges chrétiens si considérables et si frappants.

Il est très-probable qu'avec les colons du Markland et du Vinland, il émigra peu de femmes ; que la famille, cette condition indispensable de toute colonisation, fit presque toujours défaut à ces établissements ; nous disons seulement *probable*, car d'un autre côté, l'on prétend qu'ils eurent un bien plus grand développement, et l'on a voulu voir jusque dans l'intérieur et même jusque dans l'Amérique du Sud, des traces de l'émigration scandinave anté-colombienne.

Quant à ce qui est de la disparition de ces colonies, elle reste enveloppée dans l'obscurité et le mystère. M. Ferland, qui a résumé, en quelques pages très-lucides, tout ce qui concerne les découvertes antérieures à celles de Jacques Cartier, assigne à la ruine des établissements islandais des causes que nous avons mentionnées plus haut :

Les rapports entre l'Islande et le Markland, dit-il, continuèrent longtemps, puisqu'un vais-

(1) Ce chant se trouve noté à la fin du 2d volume de l'histoire du Canada, de Sagard, réimp. de Truss, sous le titre de : *Musique pour l'histoire du Canada*, entre autres mots on y lit : "Egrinâ han han — alleuia — tamsia dou veni." Quelques auteurs prétendent qu'il n'y a dans ce mot *alleluia* qu'une simple coïncidence. Il est difficile cependant, de le croire ou de penser que ce fut une illusion. Lescarbot, qui ne tire aucune conclusion propre à faire douter de sa sincérité, ajoute : "J'écoutay attentivement ce mot *alleluia* répété par plusieurs fois et ne sceu jamais comprendre autre chose. C'est ce qui me fait penser que ces chansons sont à la louange du diable si toutefois ce mot signifie, envers eux ce qu'il signifie en hébreux, qui est : Louez le Seigneur."

seau islandais, en l'année 1347, alla faire un chargement de bois dans ce dernier pays. Les communications entre l'ancien continent et le nouveau paraissent avoir cessé vers cette époque, par suite des attaques répétées des Skrallings, mais surtout par les ravages que causa la *mort noire* dans le nord de l'Europe, entre les années 1347 et 1351. Depuis lors jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'Amérique resta abandonnée à ses anciens habitants. (1)

Du reste, toutes les questions qui concernent la découverte et l'établissement de notre partie du monde excitent en ce moment plus que jamais l'attention des savants ou des simples amateurs de recherches historiques. Ceux qui s'y intéressent plus particulièrement se sont organisés ces années dernières et se sont donnés à eux-mêmes le titre d'*Américanistes*.

Le premier Congrès international des *Américanistes* s'est tenu l'année dernière à Nancy, le 19 juillet ; le second aura lieu à Luxembourg, le 10 septembre 1877. Deux gros volumes, contenant le procès-verbal de séances et tous les mémoires lus ou envoyés au congrès, viennent d'être distribués aux abonnés du Canada, qui, d'après la liste publiée à la fin de l'ouvrage, sont déjà au nombre de 33 (2). Tous les pays du monde y sont représentés. Parmi les mémoires publiés, nous avons remarqué : un travail du Père Petitot sur les langues sauvages de l'extrême nord de l'Amérique, une note de M. Le Métayer-Masselien sur les poteries trouvées à Montréal, il y a quelques années, sur l'emplacement où devait être l'Hochelega de Jacques Cartier, une étude sur les antiquités Péruviennes, par M. Campbell, de Montréal, et un mémoire de M. Lucien Adam sur le dictionnaire et la grammaire de la langue des Cris du Père Lacombe.

Cette réunion a été une fête pour l'antique capitale de la Lorraine. Dès la veille, dit le compte-rendu, M. le maire de Nancy a fait pavoiser la façade de l'hôtel-de-ville aux couleurs des nations dont les noms suivent : Canada, Etats-Unis, Mexique, Guatemala, Salvador, etc. La séance d'ouverture s'est tenue dans la grande salle du palais ducal, qui était décorée à l'une de ses extrémités d'un trophée de drapeaux américains dont les hampes étaient réunies par un large écusson sur lequel on lisait les noms de Leif-Erickson, Jean Cousin de Dieppe, Christophe Colomb et Améric Vespuce. Dans une autre salle, on avait installé une exposition de curiosités et d'antiquités américaines.

Toutes les légations des différents pays de l'Amérique avaient été invitées ; le ministre plénipotentiaire de la république de San Salvador voulut bien prendre la parole. Nous remarquons dans le discours de M. Torrès Caicedo cette boutade spirituelle et que les Européens ont pu trouver peut-être un peu vive, mais qu'un Franco-canadien aurait pu encore, avec plus de raison, adresser à ses cousins d'outre-mer :

Vous êtes appelés, messieurs, à résoudre de grands problèmes ; mais pendant que vous vous occupez de l'Amérique antérieure à la conquête espagnole, vous ferez en même temps une œuvre utile à l'Amérique actuelle. Vos travaux attireront sur elle l'attention des Européens. Elle est si inconnue ou si mal connue, qu'elle a pour ainsi dire besoin d'être découverte une seconde fois, et qu'il faudrait, pour la voir telle qu'elle est, le génie d'un Christophe Colomb.

Dans les nombreux mémoires et dans les conférences qui forment ces deux vo-

(1) Ferland, Histoire du Canada—Québec, 1863, 1er vol. p. 7.

(2) L'abonnement n'est que de 12 francs et donne droit à une carte de membre.

lumes, on trouve pour le moins autant d'opinions différentes qu'il y en avait autrefois d'après Hornius. Les droits de l'Islande, des autres pays scandinaves, de l'Irlande, des Phéniciens, des Atlantes de Platon, des Basques, des Dieppois, des Portugais, des Espagnols, des Chinois, des Indous, des Juifs, des Egyptiens, des Tartares, soit à la première découverte, soit à l'établissement de l'Amérique, ont été tour à tour discutés, et les religions, l'histoire, la géographie, l'ethnologie, la cranio-logie, la linguistique, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'architecture, la musique même, en un mot, toutes les sciences et tous les arts ont été mis à contribution pour ces débats, imposants dans leur ensemble, malgré l'imperfection et quelquefois même la bizarrerie de certains détails.

Nous y retrouvons les deux écrivains si souvent cités par M. Dunn dans sa brochure : M. Gavier et M. Gaffarel. Chacun d'eux a envoyé au congrès une dissertation qui peut être considérée comme le complément de son livre. M. Gaffarel, quoiqu'avec beaucoup de prudence et de circonspection, paraît tenir pour les Phéniciens. Il n'abonde point, cependant, dans le sens de ceux qui ont voulu lire une inscription phénicienne sur le rocher de Dighton ; il se montre très-sceptique à l'égard du système de Rafn et de Magnusen. "Cette fameuse inscription, selon lui, est et restera une énigme indechiffable."

M. Gaffarel paraît, du reste, être bien sur ses gardes à l'égard de toutes les trouvailles qui peuvent se faire au pays de Barnum. Il raconte l'histoire du géant apocryphe d'Onondaga :

En 1869, dit-il, le monde artistique et savant fut mis en émoi par la nouvelle de la découverte d'une statue gigantesque, d'origine phénicienne, trouvée à Onondaga, à plusieurs mètres au-dessous du sol, dans des fouilles pratiquées pour reconnaître de prétendus gisements de pétrole. Voici ce qui s'était passé. Un certain M. Morton, de Buffalo, s'avisa de faire tailler dans un bloc énorme de pierre, pris dans les carrières du fort Dodge, dans l'Iowa, une statue en pied, par le statuaire Foley. Afin de ne donner l'éveil à personne, on garnit de tapisseries l'intérieur de l'atelier, puis des acides et des couleurs habilement appliqués donnèrent à la statue une apparence de vétusté fort respectable. Quand elle fut terminée, on la déposa dans une caisse immense et on la conduisit à Onondaga. M. Morton la fit ensuite enfoncer à la profondeur où il la retrouva sans peine deux mois plus tard. Bientôt on ne parla plus que du géant phénicien de l'Onondaga. Mais trop de personnes avaient été mises dans le secret. Quand la fraude fut découverte, M. Morton fut saisi d'un désespoir si violent, qu'il se pendit à un arbre, tout près de l'endroit où il prétendait avoir découvert son géant phénicien.

Je ne sache pas que fin si tragique ait été réservée à l'inventeur de l'inscription phénicienne de Parahyba. Mais tous ceux qui ont eu à leur disposition une copie de ce document, sont à peu près d'accord à ce sujet, et le dernier savant qui ait traité la question, M. Schlottman, n'hésite pas à croire à une nouvelle supercherie archéologique ; nous partageons de tout point sa réserve.

C'est avec la même prudence que nous parlerons d'une galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra, sur le Rio Negro, justement dans le pays des Macares, et dont M. Brasseur de Bourbourg a donné le curieux *fac-simile*.

Et M. Gaffarel n'a certes pas tort. Les congrès scientifiques sont trop souvent le centre vers lequel convergent bien des chimères, et celui de Nancy a failli être victime de plusieurs mystifications. Nous sommes certain qu'à son ouverture, autant de canards volaient autour du palais ducal qu'il y a de cigognes perchées sur les édifices de Strasbourg.

Nous ne dirons rien de plusieurs hypothèses devenues chroniques et qu'un savant a comparées avec beaucoup d'esprit aux apparitions périodiques du grand serpent de mer, nous ne mentionnerons que pour mémoire le *fait divers* du soldat suédois qui a retrouvé la langue de son pays chez les sauvages du Texas; mais il y a quelque chose de plus grave dans le prétendu manuscrit iroquois dont M. de Rosny, président de la société d'ethnographie de Paris, a défendu l'authenticité avec une persistance digne d'une meilleure cause. Il nous a rappelé vaguement une mésaventure du même genre dont un savant (c'était l'abbé Domenech, s'il nous en souvient) fut victime il y a quelques années.

Personne ici n'ignore que nos anciens sauvages n'eurent jamais d'alphabet, ni de chiffres; ils se contentaient de tracer autant de lignes ou de points qu'il leur en fallait pour indiquer un nombre quelconque, et leur écriture consistait dans la représentation d'un certain nombre d'animaux. Lorsqu'il y a quelques années, le Père Garin fit imprimer, avec des caractères inventés par lui, son catéchisme à l'usage des sauvages de la Baie-d'Hudson, il nous vint de suite à l'idée (1) que ce livre pourrait être plus tard le thème de quelque dissertation sur l'écriture des sauvages; et nous lui en fîmes la remarque. Le cahier manuscrit présenté par M. de Rosny est précisément conçu dans le genre de ce livre; chaque signe représente une syllabe; c'est une sorte de sténographie. Le Père Petitot eut beau dire qu'il connaissait ce genre d'écriture pour l'avoir vu employer par les missionnaires, chez nombre de peuples sauvages, M. de Rosny ne voulut pas en démordre, "il s'en réfère aux certificats d'authenticité et il assure que l'on a essayé d'interpréter ce manuscrit iroquois et qu'on croit y avoir réussi, au moins en partie." "En somme, répliqua enfin le Père Petitot, le nombre des tribus iroquoises n'est pas très-considérable, et il est facile de retrouver la tribu, et peut-être l'indigène auquel on prête la confection de ce manuscrit."

Il aurait pu ajouter que ce genre d'écriture était aussi ancien que les missions de l'Amérique, comme on le voit par ce qu'en dit le Père Leclerc, qui s'étend très au long sur ce sujet (2).

La facilité et la méthode que j'ai trouvée d'enseigner les Prières à nos Gaspésiens avec certains caractères que j'ai formés, me persuadent efficacement que la plupart se rendront bientôt savants, car enfin, je ne trouvais pas plus de difficulté à leur montrer à lire qu'à prier Dieu, par mes papiers, dans lesquels chaque lettre arbitraire signifie un mot particulier, quelquefois même deux ensemble. Ils ont tant de facilité pour concevoir cette sorte d'écriture qu'ils apprennent dans une seule journée ce qu'ils n'eussent jamais pu retenir en une semaine entière sans le secours de ces billets qu'ils appellent *Kignamotinoer* ou *Kaleguenne*. Ils conservent ces papiers instructifs avec tant de soin et ils en font une estime si particulière qu'ils les mettent bien proprement dans de petits étuis de bouleau enrichis de porcelaine, de rasade et de porc-épie.

Le Père Leclerc en dit beaucoup plus long sur ces petits papiers que Dieu, dit-il, lui inspira de faire, la seconde année de sa mission, et qui eurent tant de succès, "qu'on l'obligea même d'en envoyer en France pour faire voir aux curieux une nouvelle méthode d'apprendre à lire, et comment Dieu se sert des moindres choses pour manifester la gloire de son saint Nom à ces peuples de la Gaspésie." (3)

Pour en revenir à l'inévitable rocher de Dighton ou de Taunton ou de Trenton, car on lui a donné tous ces noms, la réalité et l'antiquité de son inscription ne peuvent faire doute. Elle a été copiée dès 1680, elle remonte, par conséquent, à l'époque *pré-Barnumique*, ce qui n'est pas un médiocre avantage pour une antiquité américaine!

M. Gravier soutient avec beaucoup de succès la thèse de Rafn et de Magnusen, et il reproche à M. Gaffarel, avec assez de raison, selon nous, de ne pas tenir compte de la *saga* de Thorfinn dont les

concordances avec l'interprétation de ces savants, sont bien suivies et offrent quelque chose de beaucoup plus raisonnable que tout ce qui avait été dit jusqu'alors.

C'est aussi au moyen des *sagas*, auxquelles il ajoute l'autorité de l'*Historia Norvegiae* découverte en Ecosse en 1850, c'est-à-dire après la publication des *Antiquitates Americanae*, que M. E. de Beauvais plaide la cause de l'Irlande dans un des plus intéressants mémoires contenus dans ce recueil.

Selon lui, les *Shralingues* des *sagas* seraient un tout autre peuple que les Esquimaux, et les hommes blancs, qui portaient des bannières et faisaient des processions en chantant, et que ces peuples disaient se trouver en face de leur pays, devaient être établis à Terre-neuve ou sur l'une ou l'autre côte du golfe Saint-Laurent, puisqu'il s'agit des sauvages du Markland, c'est-à-dire de la Nouvelle-Ecosse. M. de Beauvais explique ainsi les traces de christianisme remarquées par le Père Leclerc, chez les sauvages porte-croix de la Gaspésie dont nous avons parlé plus haut; et nous devons avouer que cette explication, contraire à l'opinion de Rafn et de Magnusen, qui les place dans la Floride, nous paraît préférable.

M. de Beauvais nous fait suivre d'île en île ces moines irlandais *vêtus de blanc*, qui furent les premiers Européens établis en Islande et que les incursions des pirates chassèrent des Orcades et des îles Ferroé, et il nous conduit avec eux jusqu'en Amérique. D'après lui, ce n'aurait pas été seulement une émigration monastique, mais ils auraient eu avec eux des familles affiliées à leur ordre, une sorte de *tiers-ordre*; il compare l'espèce de société religieuse qui a dû exister dans la *Grande-Irlande*, aux réductions du Paraguay ou aux établissements des Frères Moraves sur la côte du Labrador.

Malgré la diversité d'opinions sur tous ces établissements européens antérieurs à Christophe Colomb, il y a deux points sur lesquels tout le monde est d'accord. A tout prendre, tout ce qu'on en a dit ne saurait, d'un côté, résoudre la question: comment l'Amérique a-t-elle été originellement peuplée? ni de l'autre, amoindrir le rôle joué par Christophe Colomb dans la découverte de l'Amérique.

Les découvertes des Islandais, dit M. de Rosny, n'ont rien à faire avec ce qu'on pourrait appeler l'histoire intime du Nouveau-Monde. Elles ne peuvent en rien se comparer à celle de Colomb. Elles constituent un fait curieux, mais qui n'est que curieux. Le passage de l'Atlantique par Leif Erickson n'a produit aucun grand résultat historique. Il n'a eu pour conséquence, comme celui de Colomb, ni la révélation des vieilles civilisations indigènes, ni la création de nations nouvelles.

M. Dunn, dès les premières pages du remarquable travail qui nous a entraîné si loin, s'empresse de dire: "Les travaux modernes n'enlèvent rien à la gloire de Colomb. Lorsque le 3 août 1492, il prit la mer à Palos, en Espagne, et cingla vers l'Orient, non-seulement il allait à des horizons inconnus, mais il agissait à l'encontre de toutes les données de la science de son temps, qui enseignait que la terre était plate. Toutes les idées reçues dénonçaient sa folie, et, durant une longue traversée de soixante-et-dix jours, il eut à lutter contre les craintes superstitieuses de ses compagnons eux-mêmes, qui s'attendaient à tomber sans cesse au milieu de dangers imprévus. Il fallait pour cette entreprise l'assurance d'un novateur de génie, et le courage indomptable d'un héros."

Nos historiens, MM. Garneau et Ferland, s'étaient déjà exprimés dans le même sens:

Aujourd'hui, dit ce dernier, la grande figure de Christophe Colomb s'élève au-dessus de tous les découvreurs anciens et modernes: il se distingue d'entre eux tous par la profondeur de son génie, par la beauté de son caractère, par la franchise de sa foi et de sa piété, et par la couronne du malheur dont l'ingrate Espagne lui ceignit le front.

Si donc nous avons été, d'abord, quelque peu affligé en voyant mettre sur une même ligne que le nom immortel de Colomb, les noms comparativement obscurs d'Erickson, de Cousin et de Vespucci, c'a été pour nous une consolation d'entendre, sauf quelques fausses notes, qu'il serait ennuyeux de signaler, le grand concert qui s'est élevé

dans ce congrès en l'honneur de CELUI PAR QUI LE MONDE A DOUBLÉ.

Quant à la grande question de l'origine des Américains, on cherche depuis plus de deux siècles; on cherchera longtemps encore. Mais il est toujours bon de chercher; si l'on ne trouve point ce que l'on cherche, on trouve autre chose: témoins, les grandes découvertes de la chimie faites en cherchant la pierre philosophale, et l'Amérique elle-même rencontrée sur la route des Indes.

Toutes les sciences peuvent concourir à l'étude de ce grand problème, et elles semblent s'être donné rendez-vous au congrès de Nancy. S'il nous était permis, cependant, d'exprimer une préférence, nous dirions que c'est surtout par la linguistique que l'on arrivera à une solution, si jamais on y arrive. A ce point de vue, les travaux de M. Cuoq, de M. Belcourt, du Père Petitot et du Père Lacombe, travaux consciencieux, faits par des hommes qui écrivent d'après leurs propres observations, et non point sur les livres des autres, ont la plus grande importance. Sans doute que l'on abuse de la philologie et de l'étymologie; avec cette dernière comme, l'a dit agréablement M. Lucien Adam, en parlant de ses premières études, on s'engage souvent dans la voie où l'on arrive à identifier *equus* et *alfana*. M. Campbell et M. Cordeiro, par exemple, nous paraissent tous deux s'en aller dans cette direction, lorsque le premier trouve l'*Alleluia* des Souriquois de Lescarbot dans le *Aylo* des peuples de l'Amérique centrale, et dans le *Hallal* des Arabes, et le second lorsqu'il ressuscite les discussions que les noms de notre pays et de notre ville avaient soulevées naguère pour attribuer au mot *Canada* une origine portugaise, et à Québec une étymologie sénégalienne. Depuis assez longtemps, le premier de ces noms était en possession d'une étymologie iroquoise, et le second d'une origine algonquine, toutes deux forts respectables, et ils n'ont rien de mieux à faire que de s'y tenir.

Mais ce n'est point seulement par une synthèse laborieuse, et qui peut paraître quelquefois puérile dans les détails, que l'on arrivera à des résultats; c'est surtout par une analyse rigoureuse, par la grammaire comparée aussi bien que par l'étymologie, que l'on tracera le point de départ de toutes ces langues. Déjà la même méthode, appliquée à celles de l'Europe et de l'Asie, tend à confirmer le récit biblique, et nous rapproche de l'unité première dont la perturbation fut le châtement de l'orgueil et de la révolte. Quelqu'horreur qu'ait la science de tout ce qui ressemble à un parti-pris, nous sommes persuadé que l'étude approfondie des langues américaines conduira au même point.

M. Campbell a cru trouver dans l'étude de la langue et des monuments péruviens, dans les pyramides du Mexique, dans les momies, dans certains rites religieux, la preuve que les anciens habitants de ces pays étaient Egyptiens, et il pense qu'ils s'y sont établis en traversant l'Atlantique, et qu'ils ne venaient point de l'Asie. Dans l'opinion de quelques savants, les monuments de Palenque ne remonteraient point plus haut que le premier siècle de l'ère chrétienne, et pourraient même ne pas être plus anciens que le huitième. Ces limites s'accorderaient mal avec l'hypothèse égyptienne; mais, d'un autre côté, tout semble, au contraire, leur attribuer une plus haute antiquité.

Enfin, M. Dally, président de la société d'anthropologie de Paris, a proposé une solution que le Père Petitot a trouvée avec raison prématurée; "c'est, a-t-il dit, que les Américains ne sont ni Indous, ni Phéniciens, ni Chinois, ni Européens: ils sont des Américains."

Il y aurait, du reste, peu d'objection à cette solution si M. Dally l'entendait dans le sens des auteurs que nous avons cités au commencement de cet article, s'il voulait dire que les peuples de l'Amérique du Sud sont tellement anciens sur ce continent, qu'ils ont autant le droit de se dire Américains, que les Européens et les Africains ont droit au titre qu'ils portent, et si, sans remonter à Noé lui-même, il attribuait à leur émigra-

tion une époque assez rapprochée de la dispersion des peuples et de la confusion des langues. Il est très-probable, en effet, que toute l'archéologie, toute la linguistique et toute l'étymologie du monde nous ramèneront à la tour de Babel, cela soit dit sans aucune allusion blessante au "Congrès des Américanistes."

Québec, 19 avril 1876.

AUX ABONNÉS DE SAINT-JEAN D'IBERVILLE, P.Q.

M. T. A. Bernier, avocat, est nommé agent de *L'Opinion Publique*, en remplacement de MM. Roy, qui ont résigné.

AVIS

Nos abonnés nouveaux ne doivent pas s'étonner si on leur présente leur compte dès la première quinzaine de leur abonnement. Car *L'Opinion Publique* se paie d'avance, et les billets d'abonnement comportent cette condition. Qu'ils soient donc préparés à payer à la première demande de notre collecteur. Ce même avis peut servir à nos abonnés des campagnes. Ceux qui nous doivent des arrérages ont aussi, et à plus forte raison, à régler de suite. Nous serons obligés de poursuivre ceux qui refuseraient ou négligeraient leur devoir à notre égard. Nous donnons cet avis pour la dernière fois.

G. E. D.

LE PARC MONT-ROYAL

Mercredi, 24 mai, a eu lieu l'inauguration du nouveau chemin qui conduit à notre Parc. Il y eut une revue militaire, des discours, de la musique, et la cérémonie fut terminée par une salve de cent coups de canon. On ne fait pas plus de bruit le quatre juillet aux États-Unis.

Comme nos artistes s'y trouvaient, nous aurons occasion de présenter à nos abonnés, la semaine prochaine, une illustration de cette fête.

G. E. D.

CENTENAIRE

L'année prochaine, il se sera écoulé un siècle depuis la fondation de la ville de St. Hyacinthe, et nous voyons par le *Courrier* que l'on se prépare activement, dès maintenant, à célébrer dignement cette fête *séculaire*. Mgr. Moreau, évêque de St. Hyacinthe, a bien voulu se mettre à la tête du mouvement, et dimanche dernier, il a convié les citoyens de la ville et de la paroisse à une grande assemblée tenue dans la cathédrale. Le but de cette réunion était de former un comité d'organisation. Des discours furent prononcés par Mgr. Moreau, M. le G.-V. Raymond, supérieur du séminaire de St. Hyacinthe; le Révd. M. Gravel, curé de Bedford, et M. de La Bruère, rédacteur du *Courrier*. Le comité d'organisation se compose de six personnes, dont trois de la ville: M. le maire Dessaulles, M. Bachand, M. P. P., et M. Louis Côté, et trois de la paroisse: MM. Delorme, M. P., T. A. Girouard et Boucher de La Bruère. On se propose aussi d'ériger un monument à la mémoire du Révd. M. Girouard, fondateur du collège de St. Hyacinthe, et l'on pourrait presque dire de la ville aussi.

Nous félicitons nos amis de St. Hyacinthe de l'heureuse idée qu'ils ont eue de célébrer cette belle fête, et nous leur souhaitons plein et entier succès.

ENTRE MAÎTRE ET DOMESTIQUE.—Jean, je vous l'ai déjà dit de parler à la troisième personne.

Le domestique écarquille les yeux et cherche de tous côtés:

—Mais, madame, je ne la vois pas, la troisième personne... vous êtes toujours seule avec monsieur.

**

—Le *Punch* continue à être très-dur pour le nouveau titre d'*Impératrice des Indes*, peut-être imprudemment décerné à la reine Victoria par le trop zélé ministre de M. Disraeli.

Sa dernière caricature représente le chef du cabinet costumé en marchand arabe et demandant à la souveraine, comme dans le conte d'Aladin:

—Qui veut échanger de vieilles couronnes contre des neveux?

Le trait est vif et indique bien le danger de la mesure prise si légèrement par la majorité des *tories*.

(1) Catéchisme, recueil de prières et de cantiques à l'usage des sauvages d'Albany (Baie d'Hudson)—Montréal, 1874, Louis Ferrault.

(2) Relation de la Gaspésie, p. 129 à 152.

(3) M. de Rosny tient ce manuscrit de M. François Lecomte. Nous ne prétendons aucunement mettre en doute la bonne foi de ces deux honorables savants. Mais si on veut se donner la peine de remonter à la découverte de ce manuscrit, on trouvera qu'il est le fait d'un missionnaire ou de quelqu'un de leurs adeptes s'il n'est pas celui d'un mystificateur.



Je respirais (p. 255, col. I.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVII

DU CAP HORN A L'AMAZONE

Comment étais-je sur la plate-forme, je ne saurais le dire. Peut-être le Canadien m'y avait-il transporté. Mais je respirais, je humais l'air vivifiant de la mer. Mes deux compagnons s'enivraient près de moi de ces fraîches molécules. Les malheureux, trop longtemps privés de nourriture, ne peuvent se jeter inconsidérément sur les premiers ali-

ments qu'on leur présente. Nous, au contraire, nous n'avions pas à nous modérer, nous pouvions aspirer à pleins poumons les atomes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même qui nous versait cette voluptueuse ivresse !

— Ah ! faisait Conseil, que c'est bon, l'oxygène ! Que monsieur ne craigne pas de respirer. Il y en a pour tout le monde.

Quant à Ned Land, il ne parlait pas, mais il ouvrait des mâchoires à effrayer un requin. Et quelles puissantes aspirations ! Le Canadien tirait comme un poêle en pleine combustion.

Les forces nous revinrent promptement, et, lorsque je regardai autour de moi, je vis que nous étions seuls sur la plate-forme. Aucun homme de l'équipage. Pas même le capitaine Nemo. Les étranges marins du Nautilus se contentaient de l'air qui circulait à l'intérieur. Aucun n'était venu se délecter en pleine atmosphère.

Les premières paroles que je prononçai furent des paroles de remerciements et de gratitude pour mes deux compagnons. Ned et Conseil avaient prolongé mon existence pendant les dernières heures de cette longue agonie. Toute ma reconnaissance ne pouvait payer trop un tel dévouement.

— Bon ! monsieur le professeur, me répondit Ned Land, cela ne vaut pas la peine d'en parler ! Quel mérite avons-nous eu à cela ? Aucun. Ce n'était qu'une question d'arithmétique. Votre existence valait plus que la nôtre. Donc il fallait la conserver.

— Non, Ned, répondis-je, elle ne valait pas plus. Personne n'est supérieur à un homme généreux et bon, et vous l'êtes !

— C'est bien ! c'est bien ! répétait le Canadien embarrassé.

— Et toi, mon brave Conseil, tu as bien souffert.

— Mais pas trop, pour tout dire à monsieur. Il me manquait bien quelques gorgées d'air, mais je crois que je m'y serais fait. D'ailleurs, je regardais monsieur qui se pâmait, et cela ne me donnait pas la moindre envie de respirer. Cela me coupait, comme on dit, le respir...

Conseil, confus de s'être jeté dans la banalité, n'acheva pas.

— Mes amis, répondis-je vivement ému, nous sommes liés les uns aux autres pour jamais, et vous avez sur moi des droits...

— Dont j'abuserai, riposta le Canadien.

— Hein ? fit Conseil.

— Oui, reprit Ned Land, le droit de vous entraîner avec moi, quand je quitterai cet infernal Nautilus.

— Au fait, dit Conseil, allons-nous du bon côté ?

— Oui, répondis-je, puisque nous allons du côté du soleil, et ici le soleil, c'est le nord.

— Sans doute, reprit Ned Land, mais il reste à savoir si nous rallions le Pacifique ou l'Atlantique, c'est-à-dire les mers fréquentées ou désertes.



Aussitôt voilà Conseil renversé (p. 256, col. III.)

A cela je ne pouvais répondre, et je craignais que le capitaine Nemo ne nous ramenât plutôt vers ce vaste Océan qui baigne à la fois les côtes de l'Asie et de l'Amérique. Il compléterait ainsi son tour du monde sous-marin, et reviendrait vers ces mers où le Nautilus trouvait la plus entière indépendance. Mais si nous retournions au Pacifique, loin de toute terre habitée, que devenaient les projets de Ned Land ?

Nous devions, avant peu, être fixés sur ce point important. Le Nautilus marchait rapidement. Le cercle polaire fut bientôt franchi, et le cap mis sur le promontoire de Horn. Nous étions par le travers de la pointe américaine, le 31 mars, à sept heures du soir.

Alors toutes nos souffrances passées étaient oubliées. Le souvenir de cet emprisonnement dans les glaces s'effaçait de notre esprit. Nous ne songions qu'à l'avenir. Le capitaine Nemo ne paraissait plus, ni dans le salon, ni sur la plate-forme. Le point, reporté chaque jour sur le planisphère et fait par le second, me permettait de relever la direction



L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE:—ENTRÉE DU PALAIS DE L'HORTICULTURE (HORTICULTURAL HALL)

exacte du *Nautilus*. Or, ce soir-là, il devint évident, à ma grande satisfaction, que nous revenions au nord par la route de l'Atlantique.

J'appris au Canadien et à Conseil le résultat de mes observations.

— Bonne nouvelle, répondit le Canadien, mais où va le *Nautilus* ?

— Je ne saurais le dire, Ned.

— Son capitaine voudrait-il, après le pôle sud, affronter le pôle nord, et revenir au Pacifique par le fameux passage du nord-ouest ?

— Il ne faudrait pas l'en défier, répondit Conseil.

— Eh bien, dit le Canadien, nous lui fausserons compagnie auparavant.

— En tout cas, ajouta Conseil, c'est un maître homme que ce capitaine Nemo, et nous ne regretterons pas de l'avoir connu.

— Surtout quand nous l'aurons quitté ! riposta Ned Land.

Le lendemain, premier avril, le *Nautilus* remonta à la surface des flots. Quelques minutes avant midi, nous eûmes connaissance d'une côte à l'ouest. C'était la Terre du Feu, à laquelle les premiers navigateurs donnèrent ce nom en voyant les fumées nombreuses qui s'élevaient des huttes indigènes. Cette Terre du Feu forme une vaste agglomération d'îles qui s'étend sur trente lieues de long et quatre-vingts lieues de large, entre 53° et 56° de latitude australe, et 67°50' et 77°15' de longitude ouest. La côte me parut basse, mais au loin se dressaient de hautes montagnes. Je crus même entrevoir le mont Sarmiento, élevé de deux mille soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, bloc pyramidal de schiste, à sommet très-aigu, qui, suivant qu'il est voilé ou dégagé de vapeurs, "annonce le beau ou le mauvais temps," me dit Ned Land.

— Un fameux baromètre, mon ami.

— Oui, monsieur, un baromètre naturel, qui ne m'a jamais trompé quand je naviguais dans les passes du détroit de Magellan.

En ce moment, ce pic nous parut nettement découpé sur le fond du ciel. C'était un présage de beau temps. Il se réalisa.

Le *Nautilus*, rentré sous les eaux, se rapprocha de la côte qu'il prolongea à quelques milles seulement. Par les vitres du salon, je vis de longues lianes et des fucus gigantesques, ces varechs porte-poires, dont la mer libre du pôle renfermait quelques échantillons ; avec leurs filaments visqueux et polis, ils mesuraient jusqu'à trois cents mètres de longueur ; véritables câbles, plus gros que le pouce, très-résistants, ils servent souvent d'amarrées aux navires. Une autre herbe, connue sous le nom de velp, à feuilles longues de quatre pieds, empâtées dans les concrétions coralligènes, tapissaient les fonds. Elle servait de nid et de nourriture à des myriades de crustacés et de mollusques, des crabes, des seiches. Là, les phoques et les loutres se livraient à de splendides repas, mélangeant la chair du poisson et les légumes de la mer, suivant la méthode anglaise.

Sur ces fonds gras et luxuriants, le *Nautilus* passait avec une extrême rapidité. Vers le soir, il se rapprocha de l'archipel des Malouines, dont je pus, le lendemain, reconnaître les âpres sommets. La profondeur de la mer était médiocre. Je pensai donc, non sans raison, que ces deux îles, entourées d'un grand nombre d'îlots, faisaient autrefois partie des terres magellaniques. Les Malouines furent probablement découvertes par le célèbre John Davis, qui leur donna le nom de Davis-Southern Islands. Plus tard, Richard Hawkins les appela Maiden-Islands, îles de la Vierge. Elles furent ensuite nommées Malouines, au commencement du dix-huitième siècle, par des pêcheurs de Saint-Malo, et enfin Falkland par les Anglais, auxquelles elles appartiennent aujourd'hui.

Sur ces parages, nos filets rapportèrent de beaux spécimens d'algues, et particulièrement un certain fucus dont les racines étaient chargées de moules qui sont les meilleures du monde. Des oies et des canards s'abattirent par douzaines sur la plateforme et prirent place bientôt dans les offices du bord. En fait de poissons, j'observai spécialement des osseux appartenant au genre gobie, et surtout des boulerots, longs de deux décimètres, tout parsemés de taches blanchâtres et jaunes.

J'admirai également de nombreuses méduses, et les plus belles du genre, les chrysaores particulières aux mers des Malouines. Tantôt elles figuraient une ombrelle demi-sphérique très-lisse, rayée de lignes d'un rouge brun et terminée par douze festons réguliers ; tantôt c'était une corbeille renversée d'où s'échappaient gracieusement de larges feuilles et de longues ramilles rouges. Elles nageaient en agitant leurs quatre bras foliacés et laissaient pendre à la derive leur opulente chevelure de tentacules. J'aurais voulu conserver quelques échantillons de ces délicats zoophytes ; mais ce ne sont que des nuages, des ombres, des apparences, qui fondent et s'évaporent hors de leur élément natal.

Lorsque les dernières hauteurs des Malouines eurent disparu sous l'horizon, le *Nautilus* s'immergea entre vingt et vingt-cinq mètres et suivit la côte américaine. Le capitaine Nemo ne se montrait pas.

Jusqu'au 3 avril, nous ne quittâmes pas les parages de la Patagonie, tantôt sous l'Océan, tantôt à sa surface. Le *Nautilus* dépassa le large estuaire formé par l'embouchure de la Plata, et se trouva, le 4 avril, par le travers de l'Uruguay, mais à cinquante milles au large. Sa direction se maintenait au nord, et il suivait les longues sinuosités de l'Amérique méridionale. Nous avions fait alors seize mille lieues depuis notre embarquement dans les mers du Japon.

Vers onze heures du matin, le tropique du Capricorne fut coupé sur le trente-septième méridien, et nous passâmes au large du cap Frio. Le capitaine Nemo, au grand déplaisir de Ned Land, n'aimait pas le voisinage de ces côtes habitées du Brésil, car il marchait avec une vitesse vertigineuse. Pas un poisson, pas un oiseau, des plus rapides qui soient, ne pouvait nous suivre, et les curiosités naturelles de ces mers échappèrent à toute observation.

Cette rapidité se soutint pendant plusieurs jours, et le 9 avril, au soir, nous avions connaissance de la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud, qui forme le cap San Roque. Mais alors le *Nautilus* s'écarta de nouveau, et il alla chercher à de plus grandes profondeurs une vallée sous-marine qui se creuse entre ce cap et Sierra Leone sur la côte africaine. Cette vallée se bifurque à la hauteur des Antilles et se termine au nord par une énorme dépression de neuf mille mètres. En cet endroit, la coupe géologique de l'Océan figure jusqu'aux petites Antilles une falaise de six kilomètres, taillée à pic, et, à la hauteur des îles du cap Vert, une autre muraille non moins considérable, qui enfère ainsi tout le continent immergé de l'Atlantique. Le fond de cette immense vallée est accidenté de quelques montagnes qui ménagent de pittoresques aspects à ces fonds sous-marins. J'en parle surtout d'après les cartes manuscrites que contenait la bibliothèque du *Nautilus*, cartes évidemment dues à la main du capitaine Nemo et levées sur ses observations personnelles.

Pendant deux jours, ces eaux désertes et profondes furent visitées au moyen des plans inclinés. Le *Nautilus* fournissait de longues bordées diagonales qui le portaient à toutes les hauteurs. Mais, le 11 avril, il se releva subitement, et la terre nous réapparut à l'ouverture des Amazones, vaste estuaire dont le débit est si considérable qu'il dessale la mer sur un espace de plusieurs lieues.

L'Equateur était coupé. A vingt milles dans l'ouest restaient les Guyanes, une terre française sur laquelle nous eussions trouvé un facile refuge. Mais le vent soufflait en grande brise, et les lames furieuses n'auraient pas permis à un simple canot de les affronter. Ned Land le comprit sans doute, car il ne me parla de rien. De mon côté, je ne fis aucune allusion à ses projets de fuite, car je ne voulais pas le pousser à quelque tentative qui eût infailliblement avorté.

Je me dédommageai facilement de ce retard par d'intéressantes études. Pendant ces deux journées des 11 et 12 avril, le *Nautilus* ne quitta pas la surface de la mer, et son chalut lui ramena toute une pêche miraculeuse en zoophytes, en poissons et en reptiles.

Quelques zoophytes avaient été dragués par la chaîne des chaluts. C'étaient, pour la plupart, de belles phycotallines, appartenant à la famille des actinidiens, et, entre autres espèces, le *Phycotallis proteata*, originaire de cette partie de l'Océan, petit tronc cylindrique, agrémenté de lignes verticales et tacheté de points rouges que couronne un merveilleux épanouissement de tentacules. Quant aux mollusques, ils consistaient en produits que j'avais déjà observés : des turritelles, des olives-porphyres, à lignes régulièrement entrecroisées dont les taches rousses se relevaient vivement sur un fond de chair ; des pterocères fantaisistes, semblables à des scorpions pétrifiés ; des hyales translucides, des argonautes, des seiches, excellentes à manger, et certaines espèces de calmars, que les naturalistes de l'antiquité classaient parmi les poissons-volants, et qui servent principalement d'appât pour la pêche de la morue.

Des poissons de ces parages que je n'avais pas encore eu l'occasion d'étudier, je notai diverses espèces. Parmi les cartilagineux : des pétromyzons-pricka, sortes d'anguilles, longues de quinze pouces, tête verdâtre, nageoires violettes, dos gris bleuâtre, ventre brun argenté semé de taches vives, iris des yeux cerclé d'or, curieux animaux que le courant de l'Amazone avait dû entraîner, jusqu'en mer, car ils habitent les eaux douces ; des raies tuberculées, à museau pointu, à queue longue et déliée, armées d'un long aiguillon dentelé ; de petits squales d'un mètre, gris et blanchâtres de peau, dont les dents, disposées sur plusieurs rangs, se recourbent en arrière, et qui sont vulgairement connus sous le nom de pantouffliers ; des lophies-vespertillions, sortes de triangles isocèles rougeâtres, d'un demi-mètre, auxquels les pectorales tiennent par des prolongations charnues qui leur donnent l'aspect de chauves-souris, mais que leur appendice corné, situé près des narines, a fait surnommer licornes de mer ; enfin quelques espèces de balistes, le curassavien dont les flancs pointillés brillent d'une éclatante couleur d'or, et le caprisque violet-clair, à nuances chatoyantes comme la gorge d'un pigeon.

Je termine là cette nomenclature un peu sèche, mais très-exacte, par la série des poissons osseux que j'observai : passans, appartenant au genre des aptéronotes, dont le museau est très-obtus et blanc de neige, le corps peint d'un beau noir, et qui sont munis d'une lanterne charnue très-longue et très-déliée ; odontognathes aiguillonnés, longues sardines de trois décimètres, resplendissant d'un vif éclat argenté ; scombres-guères, pourvus de deux nageoires anales ; centronotes-nègres, à teintes noires, que l'on pêche avec des brandons, longs poissons de deux mètres, à chair grasse, blanche, ferme, qui, frais, ont le goût de l'anguille, et secs, le goût du saumon fumé ; labres demi-rouges, revêtus d'écaillés seulement à la base des nageoires dorsales et anales ; chrysoptères, sur lesquels l'or et l'argent mêlent leur éclat à ceux du rubis et de la topaze ; spares-queue-

d'or, dont la chair est extrêmement délicate, et que leurs propriétés phosphorescentes trahissent au milieu des eaux ; spares-pobs, à langue fine, à teintes oranges ; sciènes-coro à caudales d'or, acanthures-noirauds, anableps de Surinam, etc.

Cet "et cetera" ne saurait m'empêcher de citer encore un poisson dont Conseil se souviendra longtemps et pour cause.

Un de nos filets avait rapporté une sorte de raie très-aplatie qui, la queue coupée, eût formé un disque parfait et qui pesait une vingtaine de kilogrammes. Elle était blanche en-dessous, rougeâtre en-dessus, avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et cerclées de noir, très-lisse de peau, et terminée par une nageoire bilobée. Étendue sur la plateforme, elle se débattait, essayait de se retourner par des mouvements convulsifs, et faisait tant d'efforts qu'un dernier soubresaut allait la précipiter à la mer. Mais Conseil, qui tenait à son poisson, se précipita sur lui, et, avant que je ne pusse l'en empêcher, il le saisit à deux mains.

Aussitôt, le voilà renversé, les jambes en l'air, paralysé d'une moitié du corps, et criant : "Ah ! mon maître, mon maître ! Venez à moi."

C'était la première fois que le pauvre garçon ne me parlait pas "à la troisième personne."

Le Canadien et moi, nous l'avons relevé, nous le frictionnions à bras raccourcis, et quand il reprit ses sens, cet éternel classificateur murmura d'une voix entrecoupée :

"Classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens, à branches fixes, sous-ordre des séliaciens, famille des raies, genre des torpilles ! — Oui, mon ami, répondis-je, c'est une torpille qui t'a mis dans ce déplorable état.

— Ah ! monsieur peut m'en croire, riposta Conseil, mais je me vengerai de cet animal.

— Et comment ?

— En le mangeant."

Ce qu'il fit le soir même, mais par pure présaïlle, car franchement, c'était coriace.

L'infortuné Conseil s'était attaqué à une torpille de la plus dangereuse espèce, la cumana. Ce bizarre animal, dans un milieu conducteur tel que l'eau, foudroie les poissons à plusieurs mètres de distance, tant est grande la puissance de son organe électrique dont les deux surfaces principales ne mesurent pas moins de vingt-sept pieds carrés.

Le lendemain, 12 avril, pendant la journée, le *Nautilus* s'approcha de la côte hollandaise, vers l'embouchure du Maroni. Là vivaient en famille plusieurs groupes de lamantins. C'étaient des manates qui, comme le dugong et le steller, appartiennent à l'ordre des syriens. Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs, longs de six à sept mètres, devaient peser au moins quatre mille kilogrammes. J'appris à Ned Land et à Conseil que la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.

"Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides !"

Et s'il faut en croire Toussnel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poules, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus "ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers."

Cependant, sans dédaigner ces théories, l'équipage du *Nautilus* s'empara d'une demi-douzaine de manates. Il s'agissait, en effet, d'approvisionner les cambuses d'une chair excellente, supérieure à celle du bœuf et du veau. Cette chasse ne fut pas intéressante. Les manates se laissaient frapper sans se défendre. Plusieurs milliers de kilos de viande, destinée à être séchée, furent emmagasinés à bord.

Ce jour-là, une pêche, singulièrement pratique, vint encore accroître les réserves du *Nautilus*, tant ces mers se montraient giboyeuses. Le chalut avait rapporté dans ses mailles un certain nombre de poissons dont la tête se terminait par une plaque ovale à rebords charnus. C'étaient des échénéides, de la troisième famille des malacoptérygiens subbrachiens. Leur disque aplati se compose de lames cartilagineuses transversales mobiles, entre lesquelles l'animal peut opérer le vide, ce qui lui permet d'adhérer aux objets à la façon d'une ventouse.

Le remora que j'avais observé dans la Méditerranée appartient à cette espèce. Mais celui dont il s'agit ici, c'était l'échéneïde ostéochère, particulier à cette mer. Nos marins, à mesure qu'ils les prenaient, les déposaient dans des bailles pleines d'eau.

La pêche terminée, le *Nautilus* se rapprocha de la côte. En cet endroit, un certain nombre de tortues marines dormaient à la surface des flots. Il eût été difficile de s'emparer de ces précieuses reptiles, car le moindre bruit les éveilla, et leur solide carapace est à l'épreuve du harpon. Mais l'échéneïde devait opérer cette capture avec une sûreté et une précision extraordinaire. Cet animal, en effet, est un hameçon vivant, qui ferait le bonheur et la fortune du naïf pêcheur à la ligne.

Les hommes du *Nautilus* attachèrent à la

queue de ces poissons un anneau assez large pour ne pas gêner leurs mouvements, et à cet anneau, une longue corde amarrée à bord par l'autre bout.

Les échénéïdes, jetés à la mer, commencèrent aussitôt leur rôle et allèrent se fixer au plastron des tortues. Leur ténacité était telle qu'ils se fussent déchirés plutôt que de lâcher prise. On les halait à bord, et avec eux les tortues auxquelles ils adhéraient.

On prit ainsi plusieurs cacouanes, larges d'un mètre, qui pesaient deux cents kilos. Leur carapace, couverte de plaques cornées, grandes, minces, transparentes, brunes, avec mouchetures blanches et jaunes, les rendaient très-précieuses. En outre, elles étaient excellentes au point de vue comestible, ainsi que les tortues franches qui sont d'un goût exquis.

Cette pêche termina notre séjour sur les parages de l'Amazone, et, la nuit venue, le *Nautilus* regagna la haute mer.

(A continuer)

MON SOUHAIT

Je voudrais être le chêne qui s'élève là-bas dans l'odorante verdure de la forêt, et, comme le chêne, vieillir quelque mille ans,

Caressé, quand tout repose encore, par le premier rayon du soleil, et, quand la nuit tombe, par la dernière lueur.

Je voudrais, à chaque printemps, revêtir un nouveau feuillage, habitation aérienne des oiseaux, m'arrondir tous les ans d'un anneau, et élargir mon ombre ;

Et, tout rêveur, quand l'hiver approche, concentrer ma chaleur et ma force, le cœur plein de souvenirs d'été, la moelle pleine de desirs bouillonnants ;

Puis me réveiller alors que le printemps fera jaillir mes bourgeons de leur enveloppe, et que chaque feuille sera un œil ouvert pour réfléchir le soleil de Dieu.

Je voudrais avoir le cœur tellement ferme, que la foudre même puisse à peine l'entamer ; être arrosé et rafraîchi par les ondées dont les mille diamants étincellent ;

Recevoir une douce clarté de la lune, ou resplendir de l'éclat des vers luisants, et m'assoupir tandis que le rossignol chante sa chanson dans le taillis.

Je verrais les hommes passer, et de jeunes devenir vieux, et les événements se presser sous des aspects changeants.

J'imprimerais une portion des annales du monde dans ma mémoire, et ce que vous nommez grandeur aujourd'hui semblerait petit à ma vieillesse.

J'abriterais le repos du voyageur et les bandes joyeuses des enfants, et je murmurerais à l'oreille de l'homme la légende des temps passés.

Et quand je serais devenu vieux—vieux de quelque mille ans—alors de moi l'on tirerait une maison, une table, un berceau, un cercueil.

Dans le berceau, un bel enfant en qui la vie s'allume ; sur la table, du vin, et des toasts portés en mon honneur peut-être. Dans la maison, mainte réunion bigarrée, cœurs où le bien alterne avec le mal, comme aussi l'homme, sous son toit, entrelace joies et douleurs.

Ainsi je vivrais, admis à tout ressentir. Je serais même la dernière demeure où, secouant le poids d'un monde de misère, le pèlerin puisse se reposer.

—Là, devant moi, un chêne s'élève jusque dans l'azur. Si je contemple son vert feuillage, je suis à la fois joyeux et triste.

—Un chroniqueur français fait en ces termes le procès du chapeau moderne :

"Si le tuyau de paille est incommode et peu pratique, il est, sans doute, élégant et gracieux ? Point. Rien, au contraire, est plus laid, moins artistique, et nous dirons même plus ridicule que cet ustensile de forme bizarre, qui doit bien faire rire les Orientaux lorsqu'ils nous en voient surmontés. Et la preuve qu'il est l'antipode du bon goût, c'est que, tandis que chez les peintres anciens, chez les maîtres des siècles précédents, tels que Van Dyke et autres, la coiffure a toujours fait partie intégrante du portrait ou du tableau, aucun des artistes modernes, fût-ce Courbet ou Manet lui-même, aucun, dis-je, n'a osé faire intervenir le chapeau noir dans ses compositions. Tous ont reculé devant la reproduction de cet objet disgracieux, et de nos jours, vous ne verrez pas un portrait représentant un homme couvert ou seulement avec son chapeau à la main."

NOS GRAVURES

Les Inondations.—Comme on le voit par notre gravure, il n'y a pas que les campagnes qui soient incommodées par la crue des eaux. La ville s'en ressent aussi. Le commerce est retardé ; les voyageurs sont exposés à se noyer après être arrivés au port ; les chevaux prennent le rhume, les coliques et les crampes ; le sucre qui s'échappe des quarts défoncés, au lieu d'être ramassé par des gamins industrieux et malpropres, devient la pâture des gougeons indolents. Pour embarquer en *steamboat*, il faut passer sur des ponts suspendus qui cachent des abîmes inconnus. Les dames jettent de petits cris. Elles se mouillent aussi les jupons. Les galants en profitent pour leur serrer la taille, sous prétexte de les rassurer et de les empêcher de se noyer. Ensuite, les flâneurs qui, en été, le soir, au départ d'un vapeur, encombre d'ordinaire les alentours du débarcadère, comme des abeilles l'entrée d'une ruche, sont forcés de se tenir au loin, appuyés sur le garde-fou en fer qui borde le mur de revêtement, et ne peuvent contempler qu'à distance le spectacle attendrissant du *steamboat* qui s'en va ! Hélas ! que de privations, que de misères ! Qu'on ne vienne donc plus nous parler de rivages débordés, de champs inondés, de maisons envahies par l'eau, de familles canotant de la maison à l'écurie, de vaches et de moutons dont le poil des pattes est enlevé par la force du courant, de poules qui ont appris à nager, de semences tardives, et le reste ; que sont ces misères auprès des déboires qui affligent la ville ! Mais, mes concitoyens, patience, courage ; la marée va bientôt baisser, nos quais vous seront rendus, et le gougeon vorace se retirera dans les profondeurs, ou périra ignominieusement sur les madriers, témoins de ses courses téméraires.

Mise en mouvement de l'engin Corliss.

—Cet événement fut un des spectacles les plus intéressants de l'ouverture de l'Exposition. M. Corliss attendait, nu-tête, le président des Etats-Unis et l'empereur du Brésil, qui montèrent ensemble les degrés conduisant à la plateforme. Il les stationna chacun à l'une des deux manivelles qui ouvrent à la vapeur les chambres de l'engin. Alors ces deux hommes, qui commandent chacun un empire, se mirent sous les ordres de M. Corliss, et quand celui-ci leur eût dit : "Etes-vous prêts ? Votre Majesté tournera sa roue ;... maintenant, M. le président, tournez la vôtre,"—on entendit le sifflement de la vapeur, et les immenses balançoires se mirent en mouvement. Bientôt, 365,000 livres d'arbres moteurs et de poulies furent en rotation, et dans quelques minutes, 5,900 pieds d'es sieux communiquèrent la vie à d'innombrables machines de toute sorte, dont le bruit faisait une musique grandiose d'un bout à l'autre de l'immense édifice.

Cet engin est double, donnant un pouvoir de 1500 forces. Les cylindres ont 40 pouces de diamètre, et le coup de piston, 10 pieds de profondeur. La grande roue d'air est dentée, pèse 56 tonnes, et mesure 30 pieds de diamètre et deux pieds de largeur. Ses 216 dents s'engrènent dans celles d'une roue sur le grand arbre, qui mesure sous terre 252 pieds de long. Le mécanisme entier pèse 700 tonnes, et le tout est une merveille parmi les merveilles de l'Exposition.

Les commères de Briquibec.—Elles sont bien jeunes et bien gracieuses, les commères que nous montre M. Beyle ; sans doute elles songent moins à médire du prochain qu'à se communiquer leurs impressions de la fête de dimanche dernier. Voyez celle-ci avec son fin sourire qui semble interroger sa voisine et lui demander une confidence ; elle a bien senti que son amie était préoccupée et qu'à certains moments son regard devenait rêveur ; mais l'autre ne s'avoue pas encore à elle-même sa pensée, elle ne parlera pas ; il faudra que Jean-Pierre l'ait fait encore danser plusieurs fois pour qu'elle ose répondre aux questions de son amie. Quoi

qu'il en soit, d'ailleurs, nos trois commères sont de belles filles, aux formes potelées, à l'air gai et sympathique, avec leurs costumes pittoresques et leurs grands bonnets plissés ; peut-être causent-elles plus qu'elles ne travaillent ; mais tel qui leur en ferait un reproche ne serait pas fâché de prendre part à la conversation.

Horticultural Hall.—Dès les premiers jours de l'Exposition, la foule s'est portée particulièrement aux départements de l'Agriculture et de l'Horticulture. Le premier n'offrait qu'un attrait relatif, laissant beaucoup à faire encore pour être dans un état présentable ; mais les magnifiques serres du second offraient un large champ à la curiosité et à l'admiration des visiteurs. Beaucoup de plantes, et des plus précieuses, y manquent encore, attendu qu'elles ont dû attendre la saison tempérée, sinon la saison chaude, pour être transportées et exposées à l'air. Mais dès à présent, les trésors végétaux qui y sont réunis en font un petit paradis pour les yeux et un inépuisable sujet d'étude pour la science. Les plantes des régions tropicales en particulier s'y épanouissent dans leur richesse luxuriante et dans leur variété infinie. Beaucoup proviennent des serres des grands horticulteurs des Etats-Unis ou d'Europe ; beaucoup aussi des pays tropicaux. Les orchidées, les rhododendrons y sont réunis en collections splendides, à côté des cactus, des palmiers et d'une multitude de plantes singulières empruntant les formes des oiseaux et des insectes. Ces excentricités de la nature seraient dignes de former une classe spéciale, par leur forme du moins, entre le règne végétal et le règne animal. Plusieurs même se rapprochent de ce dernier par leurs fonctions.

Il y a des plantes carnivores, dans le calice desquelles les mouches et les scarabées, attirés par l'odeur, viennent s'engluir et se décomposer pour alimenter le monstre botanique qui les a pris au piège. La plus singulière de ces plantes appartient à la collection de M. Jules Lachaume, de la Havane ; elle a un large pétale sanguinolent qui s'allonge comme une lèvre charnue prolongée en entonnoir, où les insectes imprudents qui s'y posent sont saisis par des fourmis dont ils deviennent la proie pour aller ensuite fertiliser l'antré profond où ils sont absorbés. Mais le moment n'est pas venu de s'arrêter à toutes ces merveilles et d'énumérer les curiosités qui arrêtent le passant —le figier sacré des Indous, l'Eucalyptus Globulus, l'arbre à campfire, l'arbre à chocolat, l'arbre à caoutchouc, le sagou, le prunier du Japon, et mille autres produits des pays où la rosée est faite de rayons de soleil. *Horticultural Hall* sera, pendant toute la durée de l'Exposition, le lieu favori des visiteurs, et surtout des visiteuses, et celui où l'on reviendra toujours pour se reposer des longues pérégrinations à travers les chefs-d'œuvre de l'industrie.

LE SALUT

Le salut est une démonstration extérieure de politesse, d'amitié ou de respect faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde ou qu'on visite. En France, on salue en se découvrant et en s'inclinant ; mais que de nuances il y a entre le salut profond et respectueux du *très-humble et très-dévoilé serviteur*, et le salut maigre et pincé du protecteur ! L'un incline la tête, l'autre se plie en deux, un troisième touche le sol avec son front, tant il sent le besoin d'affirmer sa servitude. A la façon dont deux personnes se saluent dans la rue, on peut deviner leur caractère. Un monsieur sans gêne, un jeune fat qui craint de déranger sa chevelure soigneusement frisée, se contente de saluer de la main. Un honnête provincial, au contraire, prend son chapeau des deux mains et fait une demi-généflexion. Celui-ci projette son chapeau en avant et son corps en arrière, pensant se donner par là une originalité quelconque ; celui-là croit qu'il est de bon goût d'étendre latéralement son bras droit,

au risque de souffleter par mégarde la personne qui passe derrière lui. Dorilas salue tous ceux qu'il soupçonne d'être des personnages importants, pour faire croire à des relations qu'il n'a pas. Nous ne parlons pas de certains saluts de convenance qui déguisent quelquefois, sous une forme de politesse, une profonde antipathie.

Nos ancêtres, n'ayant pas sur leur tête les coiffures légères d'aujourd'hui en usage, ne pouvaient pas toujours se découvrir en s'abordant. Il paraît qu'aux cinquième et sixième siècles on témoignait son estime à quelqu'un en s'arrachant un cheveu et en le lui présentant. Dans ce cas, les personnes chauves devaient être taxées d'indifférence et de froideur, n'ayant pas à leur disposition de quoi témoigner leur estime. C'était un moyen de ne pas accorder légèrement son estime au premier venu, car on savait ce qu'il en coûtait, et la calvitie eût été le châtement d'une confiance irréfléchie. Au moyen âge, on saluait un supérieur en descendant de cheval en sa présence, en lui baisant le pied ou la main, en levant son casque ou en l'embrassant. Le baise-main était à cette époque un symbole d'investiture, ainsi que le baise-pied. Lorsque Charles le simple céda au chef normand, Rollon, la province qui prit le nom de Normandie (912), un des soldats de Rollon, chargé par celui-ci d'accomplir à sa place la formalité de l'investiture, leva si haut le pied du roi Charles qu'il le renversa en arrière, ce qui n'était pas compris dans le programme de la cérémonie.

Une autre coutume consistait à se prendre la moustache, chose impossible pour ceux qui étaient complètement privés de cet ornement. Du Verdier cite quelques autres manières de saluer en usage à la cour de France vers 1577 : "Quelques-uns disent : *je baise les pieds de votre seigneurie* ; il y en a d'autres qui disent : *je suis votre serviteur et esclave perpétuel de votre maison* ; *je suis la scabelle (escabeau) de vos pieds*. Lesquelles salutations courtoises sont toutes vaines et dites presque toujours avec une dissimulation et feintise." L'usage de baiser l'anneau pastoral des évêques et le pied du pape date aussi du moyen âge. La plupart des peuples de l'Europe saluent comme les Français ; les Anglais et les Américains se découvrent plus rarement, mais usent plus souvent du serrement de mains (*shake-hands*). Les Orientaux saluent en s'inclinant et en portant la main droite sur le cœur, ou en élevant les deux mains au-dessus de la tête. Les Otaïtiens, plus familiers, se cognent le nez l'un contre l'autre, en se serrant la main ; jusqu'ici aucun Européen ne leur a emprunté cet usage.

Dans les lettres ou actes écrits, la formule était placée en tête. Les papes envoyaient leur salut et leur bénédiction apostolique (*salutem et apostolicum benedictionem*). Les édits des rois de France commençaient ainsi : *N. Dei gratia Francorum et Navarre Rex, omnibus presentibus et futuris salutem* ; ou bien : *omnibus presentes litteras inspecturis, vel auditoris, salutem*. En français : *N. par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir salut* ; ou : *N. etc.* A tous ceux qui ces présentes lettres verront ou orront (ouïront).

Chez les Romains on appelait salutation, *salutatio*, la visite que les clients faisaient tous les matins à leurs patrons. Virgile nous parle de ces riches maisons qui regorgeaient de clients empressés :

Mane salutatant totis vomit adibus undam.

Le patron recevait ses visiteurs dans son atrium, accompagné d'un *nomenclator*, et il faisait à chacun un accueil proportionné à sa condition. Le nomenclator était un esclave chargé de reconnaître par leurs noms toutes les personnes qui venaient dans la maison de son maître. Lorsque le patron brigait une magistrature, il était toujours suivi de son nomenclator qui lui signalait les citoyens qu'il rencontrait et qu'il avait intérêt à saluer. Les candidats de nos jours ne se font pas faute d'imiter les vieux Romains, et savent quelle est la valeur d'un coup de chapeau adroitement donné.

CH. DE RAYMOND.

UN PRÊTRE ENTERRÉ VIVANT

Un assassinat dont les détails font frémir d'horreur vient d'être commis à Prades, petite ville du département des Pyrénées-Orientales, France. L'auteur de ce crime est un réfugié carliste du nom de Segondo, qui avait été généreusement recueilli par le Petit Séminaire de Prades. Il est jardinier de son état, et, comme il ne pouvait trouver d'ouvrage, les prêtres du collège l'avaient pris en pitié et l'employaient dans leur jardin.

La victime est un vieillard, le Rév. M. Blanque, procureur du collège de Prades. Les aveux faits depuis, par Segondo vont nous faire voir comment ce misérable comprenait la reconnaissance.

Suivant lui, son but, en commettant ce crime, était d'obtenir du successeur de M. Blanque 500 francs qu'il aurait confiés à ce dernier en entrant au service de la maison.

Le 6 avril, vers sept heures du matin, il conduisait M. Blanque au jardin, sous prétexte de lui faire voir certaines réparations à faire, et arrivé à la porte d'une cave, saisit son fusil qu'il avait caché là trois jours avant et tira sur le vieillard. M. Blanque, en tombant, se frappa la tête contre le mur et s'écria en fixant les yeux sur son assassin : "Ah Segondo ! Pauvre Segondo !" L'infortuné vieillard n'était pas blessé sérieusement, mais l'Espagnol prit son mouchoir et lui banda fortement la bouche pour l'empêcher d'appeler au secours, puis le traîna au fond de la cave. Il alla ensuite chercher un pique et une pelle pour creuser la fosse de sa victime, qui, les larmes aux yeux, les bras en croix sur la poitrine, faisait une prière mentale. Quand la fosse fut creusée, Segondo saisit le prêtre et le jeta dedans. Il tomba la face contre terre, et comme il faisait des efforts pour se relever, le misérable assassin lui asséna sur la tête un coup de pelle qui lui fractura le crâne. Cependant, comme M. Blanque respirait encore, Segondo se hâta de combler la fosse, piétina la terre et, après avoir attendu environ un quart d'heure, s'en alla prendre son déjeuner.

Voilà un carliste qui mérite certainement de faire connaissance avec la guillotine.

PORTRAIT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

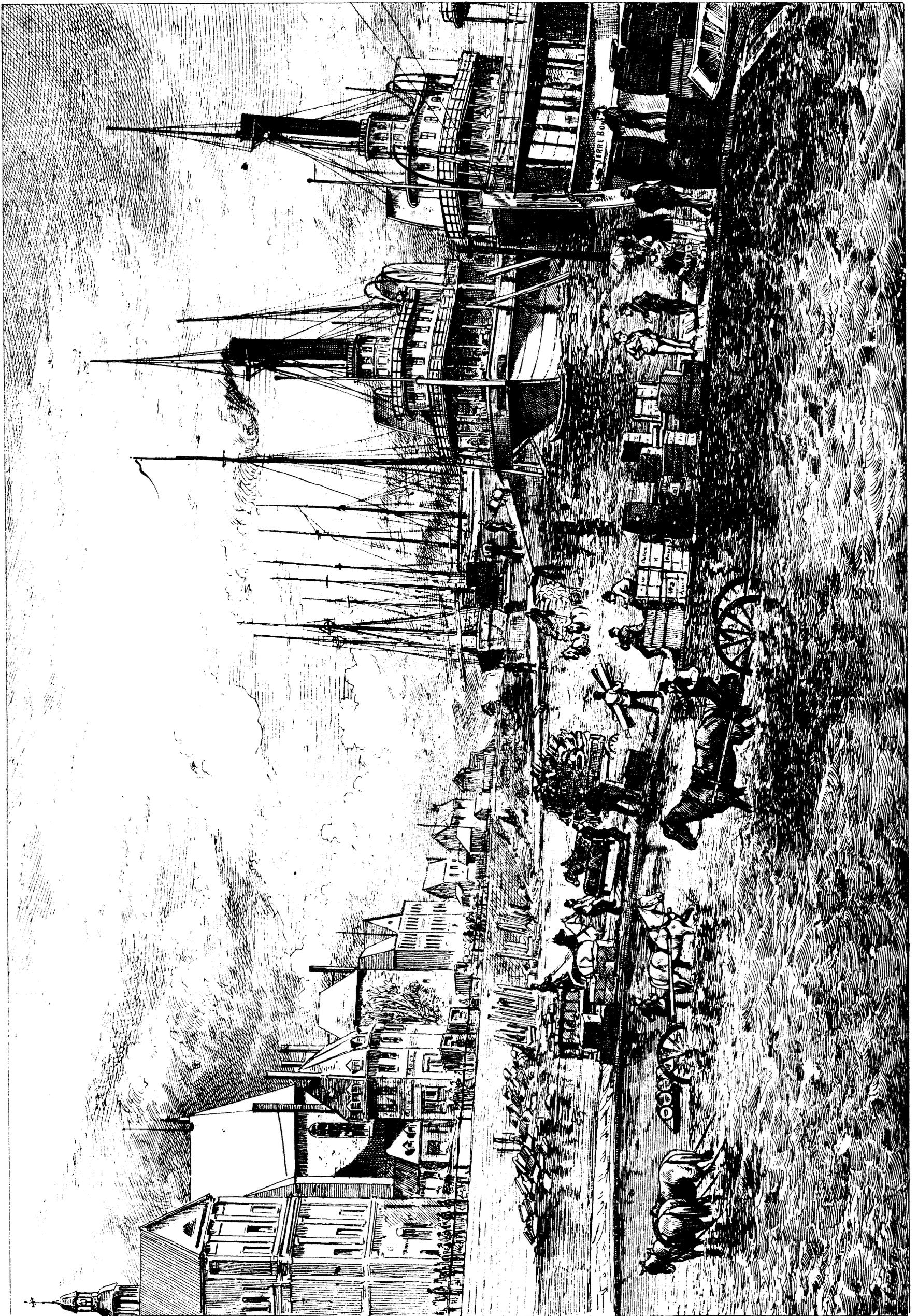
L'extrait suivant, non-médis, est tiré d'une lettre de Publius Lentulus au Sénat de Rome, sous le règne de Tiberius Cesar, dont on a trouvé le manuscrit dans le Musée Britannique, à Londres :

"Il a paru de nos jours un homme d'une grande vertu, appelé Jésus-Christ, et que le peuple appelle un prophète, mais ses disciples l'appellent le fils de Dieu. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies. C'est un homme de haute taille, ayant quelque chose de gracieux empreint sur toute sa personne, un air vénérable qui font que ceux qui le voient le craignent et l'aiment. Sa chevelure a la couleur d'une aveline dans sa pleine maturité, elle est unie presque jusqu'aux oreilles, mais depuis les oreilles en descendant elle est quelque peu frisée et tombe sur ses épaules ; elle est séparée sur le dessus de la tête à la manière des nazariens. Son front est uni et poli, sa figure sans rides ou tache. Elle est belle et une teinte rouge lui prête une nouvelle grâce. Son nez est irréprochable. Sa barbe est épaisse et de la couleur de ses cheveux. Ses yeux sont gris, clairs et vifs. Quand il réprimande, il est sévère ; quand il donne un conseil, il est affable. Il a une parole agréable et sa conversation est plaisante et grave. Personne ne l'a jamais vu rire, mais plusieurs l'ont vu souvent pleurer. Il est bien fait et droit, ses mains et ses bras sont très-déliés. Quand il parle, il est très-sobre, modeste et très-sage. Cet homme, par sa beauté singulière, est de beaucoup supérieur à tous les enfants des hommes."

LA DYSPEPSIE.—Cette maladie est appelée "la plaie de l'Amérique." L'Américain, fougueux en affaires et impatient, n'a pas le temps de mâcher convenablement ses aliments, et se les fourre ainsi dans l'estomac dans une condition qui empêche la digestion. Une ou deux des PASTILLES DE WINGATE CONTRE LA DYSPEPSIE, dissoutes dans la bouche après chaque repas, procureront bientôt du soulagement. Elles peuvent être portées dans les poches du gilet, et sont toujours prêtes.

Propos d'un emballer gascon :

—Tenez ! monsieur, mes chiens empaillés ont l'air si naturels que tout de suite les puce s'y mettent.



LES INONDATIONS.—ASPECT DES QUAIS A MONTRÉAL LE 20 MAI



LES COMMÈRES DE BRIQUEBEC- TABLEAU DE M. BEYLE, AU PARIS-SALON DE 1876

LE CENTENAIRE

L'expérience des premiers jours, après l'ouverture de l'Exposition, faisait craindre un non-succès financier des plus accentués. Il faudrait, paraît-il, 75,000 visiteurs par jour, pendant six mois, pour couvrir les dépenses, et la moyenne n'était que de 17,000. Nous croyons que ces craintes n'étaient pas raisonnables. Car ce n'est que le petit nombre qui se hâte dès les premiers jours. Les multitudes, au loin, qui savent que l'exposition ne sera vraiment complète qu'en juin, ne se sont pas pressées de partir pour s'y rendre. En juin et juillet, il y aura probablement foule. Déjà, un progrès se fait sentir, et l'article suivant, extrait du *Courrier des Etats-Unis*, indique que l'espérance renaît, chez nos voisins, de voir leur grande entreprise couronnée d'un succès complet :

L'EXPOSITION.

Avec le beau temps la vie renaît au Fairmount Park, et les derniers jours ont été deux jours de fête, de foule, de confort—et de recette—en même temps que deux jours de travail, de déblais et de terrassement à l'extérieur, de déballage, de classification et d'installation à l'intérieur. On assure que dans chacune des journées d'hier et d'avant-hier, il n'y a pas eu moins de trente mille visiteurs *payants* à l'Exposition. Et, en effet, Philadelphie avait une nouvelle physionomie—non pas une physionomie de dimanche, hélas ! au contraire, une physionomie de bonne humeur et de gala. Les rues foisonnaient d'allants et venants, d'étrangers, de badauds, de messieurs fraîchement gantés et cravatés, de dames en toilette, ce qui indique qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans la ville de l'Amour-Fraternel. Les cars regorgeaient, les avenues conduisant au parc étaient animées comme au premier jour, et plus joyeusement qu'au premier jour, car le ciel était pur, la confiance d'une belle journée sur tous les visages, et chacun souriait aux arbres plus verts, aux rayons plus énauds et aux routes moins boueuses. Le retour s'est fait aussi dans de meilleures conditions ; les cars n'ont pas été pris d'assaut sous une pluie d'orage, et d'ailleurs on prétend qu'ils peuvent maintenant charroyer vingt mille voyageurs à l'heure, ce qui peut suffire aujourd'hui, mais ce qui ne sera encore qu'un confort médiocre quand il y aura au parc cent mille personnes qui devront rentrer en ville à peu près en même temps pour le dîner.

Quoi qu'il en soit, le charme est rompu, et les idées noires qui commençaient à planer sur l'Exposition sont dissipées. Malheureusement, tout n'est pas encore en ordre parfait, il s'en faut. Les terrains sont encore remués et défoncés ; les chemins encombrés ; les communications très difficiles, dangereuses même, car le sol, jusque dans les endroits où la foule se porte le plus, entre le Main Building et Memorial Hall, entre Memorial Hall et Horticultural Hall, est sillonné de chemins de fer sur lesquels circulent des trains qui passent sans dire gare, et qu'on n'évite souvent qu'en pataugeant dans des fondrières. Il est temps qu'on fasse cesser cette nuisance, comme on dit en anglais. Il ne doit plus y avoir de chemins de fer dans le parc. Cela était nécessaire pour faire arriver les colis jusque dans les bâtiments ; mais la commodité des colis doit céder la place aujourd'hui à la commodité des visiteurs. Une bonne mesure a déjà été prise. Il a été décidé qu'à partir de lundi prochain, il ne sera plus reçu de marchandises dans l'enclos de l'Exposition après 8 heures et demie du matin. Il faut espérer qu'avant longtemps on n'en recevra plus du tout, et qu'alors on pourra enlever les rails, niveler le sol, rendre les allées à la promenade, et permettre aux visiteurs de se rendre d'un bâtiment à l'autre sans passer par des casse-cous. C'est là l'important, car après tout qu'il y ait encore des choses qui s'achèvent, voire même des bâtiments qui se construisent ça et là, il n'y a pas grand mal. Il n'est pas désagréable de voir les jardiniers travailler aux jardins, les treillageurs aux enclos, les Japonais à leurs boiseries, les

Chinois à leurs enluminures, les Turcs à leurs cafés, et toutes ces petites ruches bourdonner dans leur jargon guttural et dans leurs habits pittoresques. Somme toute, encore quelques jours, et la promenade extérieure sera aussi agréable que la promenade intérieure instructive. Dans quinze jours, l'Exposition aura sa physiologie à peu près normale, et les voyageurs pourront arriver sans crainte de mille et un inconvénients qui les attendent encore aujourd'hui.

NOCES D'OR DU R. P. POINT, S.J.

Samedi, le 20 mai, le Rév. Père Point, S. J., célébrait le cinquantième anniversaire de son ordination, et dimanche, le cinquantième anniversaire de sa première messe. Le Révérend Père chanta la grand'messe, en présence de Sa Grandeur Mgr. de Gratianopolis, et assisté du Rév. Père Geoffron, supérieur du collège Saint-Laurent, comme diacre, et de M. F. Rochette, curé du Sault-au-Récollet, comme sous-diacre. Outre Sa Grandeur, on remarquait dans le sanctuaire du Gesù, Mgr. J. Vinet, M. le chanoine Plamondon ; le Rév. P. Tortel, supérieur des Oblats ; le Père Labombe, O.M.I. ; M. A. Labelle, curé de Saint-Jérôme ; M. Brault, curé de Madawaska ; le Rév. Fleck, recteur du collège Sainte-Marie, et la plupart des Pères de la même institution ; le Rév. P. Vignon, supérieur de la maison de Québec, et le Rév. P. Resther, etc., etc.... Le sermon de circonstance fut prêché par le Rév. P. Connilieu, S. J., qui prit pour sujet le Sacerdoce. En terminant son sermon, il s'appliqua à montrer, dans la personne du Rév. Père Point, le prêtre et le religieux se dévouant pendant cinquante années aux travaux pénibles des missions et du saint ministère, à Reims d'abord, où il exerça les fonctions de prêtre séculier, puis dans la Compagnie de Jésus, où, depuis trente-huit ans, le Père Point s'est consacré aux missions, en France d'abord, puis au Canada, dans la paroisse de Sandwich, Ont. ; à Troy, au milieu de la colonie canadienne ; à Québec, où il fut supérieur de la résidence pendant onze ans, et enfin à Montréal, où sa mission consiste à sanctifier de nombreux membres du clergé, qui l'ont choisi comme leur confident des secrets de leurs âmes, et ses frères en religion, qui, presque tous, marchent sous sa direction spirituelle, dans les voies de la perfection dont ils trouvent en lui un modèle accompli.

Au dîner qui suivit, on remarquait, outre Sa Grandeur et les prêtres nommés plus haut, M. le Dr. Hingston, maire de la ville ; Son Honneur le juge Monck, et M. Alfred LaRocque, sr.—*Minerve.*

COURRIER DES DAMES

L'EXAGÉRATION.—Les femmes ont en général une tendance très-marquée à l'exagération. C'est qu'elles manquent presque toujours de ce que j'appellerai la mesure dans la conduite. C'est peut-être une faculté secondaire, si l'on veut, méprisable non, car elle sert à l'harmonie des autres ; elle tient au cœur par la conciliation, à l'esprit par la justesse. C'est la mesure qui nous force à nous arrêter à temps, qui nous fait atteindre juste le but, en nous empêchant de le dépasser.

Je connais une jeune fille constamment grondée parce qu'elle se lève trop tard ; ses devoirs et ses travaux en souffrent. En décembre dernier, la voilà prise d'un beau mouvement, et à cinq heures du matin, par une nuit noire, un froid glacial, elle est sur pied. Point de feu d'allumée, elle peut contracter les germes d'une maladie mortelle ; personne de réveillé dans la maison ; elle fait du bruit malgré ses précautions ; puis, elle se met à étudier et attend tranquillement le lever de la famille.

Elle pense, la pauvre petite, recevoir de grands éloges ; mais quel désappointement en voyant le visage irrité, en entendant les reproches de sa mère ! Notre jeune étourdie courait l'embrasser triomphalement ; mais son élan est glacé par le ton sévère du blâme qui lui est infligé.

—Comment... balbutie-t-elle, je croyais, maman... Tous les jours tu me grondes parce que je me lève tard, je m'imaginai t'enchanter.

—Puis-je être satisfaite d'une équipée aussi ridicule ? D'ailleurs, ce lever matinal serait très-préjudiciable à ta santé, mon enfant. Je te reproche constamment, c'est vrai, d'être dans ton lit à neuf heures ; cela veut dire qu'il serait bon d'en sortir à sept, mais non à cinq.

—Ah !... je croyais qu'on ne pouvait aller trop loin dans le bien.

—Le bien est relatif, et en toute chose, il faut de la mesure. *Ni trop, ni trop peu*, dit le sage. Je ne suis d'ailleurs pas tout à fait mécontente de t'avoir éprouvée, ma chère enfant ; si je ne t'ai pas donné d'heure précise dans mes reproches quotidiens, c'est que je voulais te voir décider la chose toi-même ; tu as fait une faute qui en prévient d'autres, beaucoup d'autres ; tu as péché par exagération. Méfie-toi toujours de l'exagération en toutes choses, et, à ce propos, je serai bien aise de voir si tu profiteras de mes conseils ; tu auras, dans une occasion différente, le moyen de me le prouver.

Mme de B... donne, tu le sais, une petite soirée musicale ; on y attendra une jeune fille pauvre et de grande espérance, que protège la maîtresse de la maison ; cette jeune artiste, moins heureuse que la plupart des invitées qui l'entoureront, n'est pas encore très-habituée à jouer en public ; probablement elle sera intimidée. Il faut l'encourager par quelques éloges discrets ; mais ne va pas procéder par exagération, comme ce matin, et lui dire qu'elle a un talent incomparable qui laisse bien loin en arrière tout ce qu'on a entendu jusqu'ici. Tu la couvrirais de confusion par cette admiration ridicule : d'abord, si elle a un peu de bon sens, elle sentira bien que cela est faux, et alors elle sera blessée ; il faut louer quelques détails, parler de ses dispositions, de ses espérances, du plaisir qu'elle a fait ; et, crois-moi, tu iras plus vite à son cœur par ce moyen et par la sympathie dans le ton qu'en feignant l'enthousiasme et l'engouement.

Applique pour la première fois sur la protégée de Mme de B... cette mesure qui donnera plus tard un grand poids à tes paroles, éloge ou blâme. On perd l'avantage, immense pour un noble cœur, de faire le bien par le bien qu'on dit d'autrui, quand on ne peut se défendre de cette exagération si commune autour de nous.

Vois Mme M... C'est peut-être la meilleure créature qu'il y ait dans notre cercle ; je ne prendrais jamais pour professeur, fournisseur ou domestique quelqu'un qui n'aurait pas d'autre recommandation que la sienne. Je n'ignore pas que pour un petit bien qu'elle sait, elle débite un torrent de louanges. Qu'en résulte-t-il ? C'est qu'elle ne peut rendre service à des gens très-dignes de sympathie. Voilà les funestes effets de l'exagération.

Mais qui est exempt de ce défaut ? Il semble qu'aujourd'hui chacun surenchérisse sur le voisin et mette en quelque sorte l'exagération au concours. Un dentiste n'arrache plus les dents, il les cueille ; c'est le mot de l'un de ces messieurs ; à quoi le patient dont il avait manqué trois fois la molaire, de répondre : " Oh ! monsieur, je vous en prie, ne cueillez plus, arrachez." Et probablement le malheureux n'aura pas été fortifié dans sa foi au progrès ; les anciennes méthodes valaient bien mieux, a-t-il pu penser.

Un magasin de nouveautés ne se dit plus grand, vaste, immense ; il est le plus vaste du monde ; cette maison est sans rivale. Il est vrai que tous disent la même chose, de sorte que l'effet produit est quelquefois en raison inverse du tapage.

Reçoit-on deux invitations à dîner pour le même jour, on est forcé d'opter, et on répond à l'autre maîtresse de maison qu'on est désolé de ne pouvoir accepter ; je ne suis pas sûre que personne n'ait jamais été au désespoir dans des cas pareils. Souvent le désespoir a pour cause l'idée qu'on s'amusera mieux de l'autre côté, n'importe. Que dira-t-on lorsqu'on perdra un être qui vous est cher, quand on aura porté un grand préjudice à un ami ? On a épuisé tous les termes de la langue en futilités. Crois-moi, chère enfant, dans le cas de l'invitation, il faut refuser avec regret, même quelquefois avec des regrets très-vifs, mais ne pas aller beaucoup plus loin. *Mesurer ses expressions* ne signifie pas seulement se garder de la grossièreté ; là n'est pas pour toi le danger ; mais cela veut dire se garder de se laisser aller au-delà de la sincérité.

Au cours de littérature, tu as entendu parler des ruelles du XVII^e siècle, des salons célèbres du XVIII^e où se faisaient et se défaisaient les réputations littéraires, où les grands hommes et les hommes distingués dans tous les genres se réunissaient pour causer sous la présidence d'une femme intelligente et réellement bien élevée. Sais-tu pourquoi tant d'opinions diverses pouvaient se rencontrer sans se heurter, tant de gens de valeur discuter sans se disputer ? d'abord parce qu'ils savaient leur monde, mais cela n'aurait pas suffi. Il fallait à la maîtresse de la maison cette mesure qui modère les élan. Mme Lambert, ou Mme Geoffrin, ou Mlle de Lespinasse lançaient souvent les luteurs dans cette joute encore plus courtoise que celles des anciens preux, qu'on appelle une conversation animée ; elles laissaient la discussion devenir chaleureuse, jamais brûlante ; elles savaient modérer au point où il le fallait et, comme on dit aujourd'hui, au moment psychologique où la mesure allait être dépassée, où le salon serait devenu un club. Mme Geoffrin, suivant son expression pittoresque, envoyait les gens faire leur sabbat ailleurs. Il n'est pas difficile d'empêcher les orages parmi les gens qui ne parlent que de la pluie et du beau temps, qui évitent avec soin toutes les questions de religion, de politique, d'art, de littérature, voire même d'actualité. Alors, où est l'intérêt de la conversation ? Il y a ici trop peu de chaleur ; c'est une réunion d'invités et non pas un salon, ce produit élégant, spirituel et caractéristique des mœurs françaises. Sans les cartes, moyen extrême et dangereux, l'ennui pourrait bien se passer d'autorisation pour introduire un sien

cousin-germain que personne n'a invité, le sou-meil.

Entre ces deux excès, la route est difficile.

EUGÉNIE BASQUIN.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Ottawa, 19.—M. Alonzo Wright, M.P., a ouvert une liste de souscription en faveur des inondés de la Pointe-Gatineau. Il a commencé par s'inscrire pour \$100. Sept cents piastres ont été souscrites hier.

Londres, 19.—La réception du Prince de Galles en cette ville, hier, a été une magnifique affaire. La foule autour de l'hôtel-de-ville était immense, et beaucoup d'enthousiasme a été manifesté dans cette occasion.

Québec, 20.—M. Louis Riel est arrivé ici ce matin. Sa raison a beaucoup souffert des tribulations qu'il a subies depuis plusieurs années, et il a été conduit à l'asile de Beauport.

—On s'attend que l'Intercolonial sera ouvert sur toute son étendue en juin prochain.

Le temps du trajet entre Halifax et la Rivière-du-Loup sera de 22 heures.

Ottawa, 20.—Pour borner les dépenses d'exercices de la milice active, durant l'année 1876-1877, à l'appropriation votée par le parlement, la force qui sera exercée et payée a été limitée par ordre en Conseil à 23,000 hommes et officiers, et 1,420 chevaux, et cela pour une période de pas moins de 8 jours.

Ottawa, 23.—Maintenant que les eaux de l'Ottawa commencent à baisser, on constate l'énormité des dommages causés par l'inondation. Beaucoup de cultivateurs riverains vont perdre plusieurs acres de terre, et d'autres des clôtures, des granges et des maisons.

Ottawa, 25.—M. Pierre Desloges, vétérinaire de 1812, est mort hier à l'âge de 91 ans.

—M. J. B. Bourgeois, nouvellement nommé juge de la Cour Supérieure pour le district d'Ottawa, entrera en fonction le 1^{er} juin.

—M. P. Purcell, de Williamstown, Glengarry, a envoyé la plus basse soumission pour la section 25 du Pacifique, qui est l'embranchement de la Baie du Tonnerre, et Hunter et Cie sont les plus bas soumissionnaires pour la section 15.

Il y avait douze soumissions pour la première et huit pour la seconde.

Ottawa, 25.—On dit que l'hon. M. Cauchon va se retirer du cabinet et sera nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

—Le sénateur Skead a été nommé juge pour le bois à l'exposition du Centenaire.

—L'eau a baissé ici d'environ six pouces. On rapporte qu'elle a monté de sept pouces à Matawaa hier.

Québec, 25.—Deux jeunes baleines, destinées à l'exhibition de Barnum, sont arrivées ici hier de la côte du Labrador, dans des bassins.

Philadelphie, 25.—L'assistance à l'exposition du Centenaire était excellente aujourd'hui. Sir Charles Reed, d'Angleterre, a fait un discours dans lequel il a dit qu'il avait vu toutes les expositions du globe, mais qu'il n'hésitait pas à déclarer que celle-ci les éclipsait toutes.

Québec, 26.—Hier, pendant le service divin, le nommé Brousseau a été pris d'un malaise subit. On l'a transporté immédiatement à son domicile où il est mort quelques minutes après avoir été déposé sur son lit. Sa mort est attribuée à une congestion des poumons.

Worcester, 26.—Samuel J. Frost, trouvé coupable du meurtre de sa belle-sœur, a été exécuté ce matin. Il n'a manifesté aucun repentir de son crime.

Un coup de foudre extraordinaire.—On se rappelle que, il y a quelque mois, un troupeau de moutons avait été surpris par l'orage à Belle-Coste (Lozère) ; 596 moutons auraient été tués par la foudre. *L'Union Nationale* donne sur ce fait les détails suivants :

"Le troupeau ainsi frappé appartenait à M. Reboul, fermier au Camboux (Gard). La perte est évaluée à 18,000 francs, dont il faut déduire 80 centimes par tête de mouton. C'est le prix qu'on a pu obtenir de chaque peau.

"Le berger Nouet, qui était malade des suites de la terrible secousse qu'il a ressentie, est guéri. Les effets de la foudre ont été singuliers. Il a eu ses deux sabots cassés ; une de ses guêtres a été arrachée par le fluide et a disparu.

"Son chien était couché entre ses jambes. Il a été transporté à 20 mètres et recouvert de douze cadavres de moutons.

"Le troupeau était de 1,800 bêtes. Environ 1,200 furent renversées. Deux jeunes garçons de Belle-Coste, qui avaient apporté la soupe au berger, se mirent aussitôt à l'œuvre et en relevèrent autant qu'ils purent. De cette manière, celles qui n'avaient pas été tuées par le coup et qui seraient mortes étouffées par les cadavres des autres, furent sauvées."

MARIAGE

A Providence, R.-I., le 23 mai, par le Rév. M. Hardy pasteur des Canadiens-français de cette place, M. Pierre Desmarais, junior, à Mademoiselle Lumina Gauthier, tous deux de l'endroit. Garçons et filles d'honneur : M. J. Deust avec Mlle Emma Desmarais, sœur du marié ; M. R. White avec Mlle Adèle Just. Le heureux couple est parti le même jour, pour un voyage de noces au Canada. Nous souhaitons aux époux longue vie et bonheur parfait.

AMÉLIORATION DES TERRES.

On peut améliorer la terre de deux manières : 1o. en corrigeant ses défauts, sans y introduire de matières nutritives (nourrissantes) pour les plantes ; 2o. en augmentant sa fertilité, au moyen des engrais et des amendements.

Le premier moyen comprend plusieurs opérations, dont les principales sont : les épierrages et la construction des chemins, les défoncements et dessèchements, l'ameublissement du sol, la destruction des mauvaises herbes, les clôtures et les défrichements. 3o. Outre l'avantage de l'épierrage des champs pour la facilité des cultures, les pierres qu'on en retire sont précieuses pour l'amélioration des chemins. Elles doivent être brisées en morceaux tout au plus de la grosseur d'un œuf ; sans cette précaution, les grosses pierres isolées rendent les chemins encore moins praticables, car les roues des voitures, retombant avec beaucoup de force après avoir monté sur une grosse pierre, brisent les petites qui se trouvent à côté, et il finit par en résulter un énorme trou. Aussi voyez-vous que les pierres employées à l'entretien des routes bien entretenues sont toutes cassées avec soin, et qu'en quelques lieux même, on les mesure en les faisant passer dans un anneau, afin que les ouvriers n'en laissent pas de trop grosse.

Avant d'étendre les pierres cassées sur le chemin, il faut d'abord l'épousser au moyen de fosses creusées de chaque côté, et le bomber légèrement.

Ce n'est pas en hiver que les pierres doivent être portées sur les chemins bourbeux ; il faut que la surface soit bien dressée et durcie.

Les pierres qui sont trop grosses pour être transportées entières, et qui exigeraient trop de dépenses pour être mises en pièces en les faisant sauter au moyen de la poudre, ou en les fendant avec des coins, peuvent être enfouies sur le lieu même. Pour cela, on creuse, à côté des pierres, des trous dans lesquels on les fait culbuter, et on a soin de les faire assez profonds pour qu'elles ne gênent pas le travail des charrues.

Les travaux sont faciles dans les champs qui ne contiennent pas trop de pierres ; les instruments s'usent moins vite, les animaux ont moins de peine, et les prairies artificielles et permanentes peuvent être fauchées plus régulièrement et nécessitent moins d'usage et de réparation aux instruments.

Les avantages qui résultent de la bonne construction et de l'entretien des chemins sont au moins aussi grands ; lorsqu'on a de bons chemins, on peut faire, avec un petit nombre d'animaux, autant de travail qu'avec le double dans de mauvais ; on ne brise point les charrettes ni les attelages ; on peut transporter plus aisément le double des produits du sol, et on peut, lorsqu'on en est à portée, amener des fumiers étrangers à l'exploitation. Malgré tous ces avantages, bien reconnus aujourd'hui et mis en pratique dans les pays prospères en agriculture, il est à regretter que la plupart des cultivateurs canadiens ne se préparent que difficilement aux travaux qu'on exige d'eux pour l'entretien des chemins. Agriculteurs intelligents et prévoyants, n'imitiez point cette indifférence et cette mauvaise volonté qui sont une des causes premières dont le commerce et toutes les industries d'un pays se ressentent d'une manière désespérante lorsque les chemins deviennent impraticables. Faites donc tous vos efforts pour aider à la construction et au bon entretien des chemins qui bornent vos propriétés, donnez l'exemple les premiers, faites quelques sacrifices, vous en serez amplement dédommagés.

Les défoncements ou labours profonds sont plus praticables sur les terres épierrées, et en augmentant l'épaisseur de la couche arable, ils débarrassent le sol d'une humidité surabondante tout en y maintenant plus longtemps la fraîcheur pendant l'été.

La culture du blé réussit mal sur un labour de défoncement ; c'est pour cette raison qu'il est préférable et plus prudent d'exécuter ces labours sur la terre que vous destinez aux plantes sarclées qui s'en trouvent toujours très-bien. Plus tard, lorsque les labours et les engrais auront amélioré et mêlé la partie du sous-sol ramené ainsi à la surface, le blé réussira mieux.

Les terres où l'eau séjourne sont à peu près impropres à la culture, et doivent être assainies par tous les moyens possibles.

Dans les terrains à sous-sol imperméables, et où la couche arable est profonde, les rigoles ouvertes suffisent quelquefois. Cependant le drainage proprement dit est presque toujours préférable.

On donne le nom de drainage à l'ensemble des opérations qui ont pour but le dessèchement du sol, mais on est convenu de comprendre spécialement sous cette dénomination les travaux qui consistent à creuser des tranchées profondes, dans lesquelles sont ensuite placés des tuyaux en terre cuite destinés à donner l'écoulement à l'eau.

Depuis longtemps, on pratiquait des dessèchements au moyen de conduits en pierres plates ou tout simplement en remplissant les tranchées avec des pierres, des fagots ou fascines qui permettaient aux eaux de s'écouler.

Ces conduits sont trop dispendieux, peu efficaces et peu durables. Ce n'est que depuis l'emploi des tuyaux faits à bas prix, au moyen de machines, que le drainage est devenu praticable sur une grande échelle.

Je ne ferai point ici un cours de drainage ; le cadre restreint d'un article ne me le permet pas. Je me bornerai à dire quelques mots de ses effets, afin d'en faire ressortir toute l'utilité.

Dans les terres trop humides, l'air pénètre

difficilement ; ces racines, noyées et en quelque sorte étouffées, ne peuvent profiter des engrais, qui d'ailleurs ne se décomposent qu'imparfaitement. Les labours se font mal, l'ameublissement est à peu près impossible, et la destruction des mauvaises herbes ne peut être complète, car, même à la surface du sol, où les ramènent les labours et les hersages, elles trouvent encore assez de fraîcheur pour végéter. Enfin, le sol est noyé en hiver, crevassé et brûlé en été.

Le drainage remédie à tous ces inconvénients. Les racines pénètrent plus profondément dans la terre poreuse ; elles y trouvent des substances plus propres à leur nutrition ; les engrais s'y décomposent mieux ; ils entrent dans la terre avec l'eau qui la pénètre, au lieu d'être entraînés dans les fossés ; l'ameublissement devient possible et le travail peut se faire en toute saison, avantage immense pour le pays, qui diminue considérablement les frais de culture et permet de semer de meilleure heure ; enfin, on peut arriver à la destruction des plantes nuisibles. En outre, la circulation de l'air et des gaz dans les tuyaux de drainage contribue puissamment à fertiliser le sol et à le rendre plus chaud et plus précoce. On peut donc prédire un grand succès au drainage. J'ai la conviction qu'il serait pour le Canada la source d'une grande richesse si on le pratiquait sur une grande échelle.

Je me permettrai de citer, en terminant, un passage de la leçon sur le drainage d'un savant professeur, Mr. Malaguti ; ces quelques mots convaincront, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, du bon effet produit par la circulation de l'air dans le sol :

« Un sol perméable à l'eau, et par conséquent à l'air, présente avec engrais l'agent qui doit en faire la véritable nourriture des plantes ; écoutez de quelle manière : tout ce qui est organisé dans les engrais renferme du carbone ; or, le carbone attaqué par l'air, dans les conditions où se trouvent les engrais enterrés, passe à l'état d'acide carbonique ; ce gaz, sous l'influence de l'eau, rend soluble la plus grande partie des principes minéraux qui constituent les engrais. Voilà donc que, par le seul fait de l'action de l'air humide, ces substances deviennent solubles et leurs principes fertilisants vont se trouver sous une forme qui leur permet d'être absorbés par les racines des plantes. » H. AUDRAIN.

St. Hyacinthe, le 22 mai 1876.

FAITS DIVERS

—Il y a en Irlande environ dix millions et demi d'acres de terre en pâturages, et cinq millions et demi en culture.

—La flotte anglaise dans la Méditerranée se compose actuellement de 20 navires de guerre, portant une armée de 5000 hommes.

—Mercredi, le 24 mai, M. le lieutenant-colonel Provencher, commissaire des Indiens au Manitoba, conduisait à l'autel Mademoiselle Louise Delagrave, fille de M. Delagrave, Recorder de Québec.

—La petite fille de M. E. Martineau, marchand de joujoux, de la rue St. Joseph, a été la victime d'un sérieux accident, mercredi après-midi, le 24 courant. Elle s'amusa sur un balcon situé en arrière de la maison, à faire partir des pétards, lorsque, tout-à-coup, un paquet fit explosion et mit le feu à ses vêtements. La pauvre petite reçut des blessures tellement graves qu'elle en est morte le lendemain.

—Dernièrement, quelques gamins jouaient aux billes, dans une rue de Philadelphie. Pendant une contestation au sujet d'un coup douteux, un des joueurs, Joseph Wisham, âgé de 7 ans, profitant du moment où l'attention de ses camarades était absorbée par la dispute, a fait une rafle générale des billes et s'est enfui avec son butin. Peter Newton, âgé de 8 ans, l'a poursuivi et attrapé ; il a terrassé Peter d'un coup de poing dans les yeux, puis il a trépané sur son abdomen et n'a cessé de s'acharner sur son adversaire que quand celui-ci n'a plus donné signe de vie. Peter Newton a été emporté chez lui, où il a expiré le surlendemain. Le précoce assassin, qui avait été arrêté, vint d'être relaxé pour la raison qu'il est encore trop jeune pour être pendu.

CONCERT.—Lundi, le 5 juin, aura lieu, à la Salle des Artisans, un concert auquel prendront part nos artistes les plus distingués : M. et Mde. F. Jehin Prume, Calixa Lavallée, F. A. Lavoie, le Chœur du Gesù, et l'orchestre de la Société des Concerts Opératiques. L'occasion est le prochain départ pour Bruxelles de M. FRANÇOIS BOUCHER, fils, élève de M. Prume. Ce jeune artiste, natif de Montréal, est doué d'un beau talent, qu'il espère perfectionner dans les conservatoires européens. Nous espérons qu'une foule compacte assistera à ce concert, pour témoigner de leur sympathie pour nos jeunes virtuoses, dont la carrière est si ardue. M. François Boucher exécutera à ce concert le Cinquième Concerto, op. 28, de Léonard, et une Scène de Ballet, par DeBériot.

ÉCHOS DU CENTENAIRE.—L'autre jour, le Président Grant a reçu une leçon assez piquante de la part d'un gardien à l'Exposition.

Le Président visitait la salle des machines ; à l'une des extrémités, il tira un cigare et l'alluma. Le gardien lui enjoignit immédiatement d'avoir à cesser de fumer.

Le Président, croyant qu'on ferait exception pour lui, insista. Le directeur-général Goshorn soutint la cause du Président et informa le gardien des titres et qualités du visiteur.

« Je le sais parfaitement, répondit le gardien, mais cela ne fait rien à l'affaire ; le règlement est qu'il est défendu de fumer ici. »

Le Président vida l'incident aussitôt en jetant son cigare.

—La bibliothèque de Sardanapale vient d'être découverte par sir Layard, l'illustre archéologue des antiquités assyriennes, dans les ruines de palais Ewarita, à Ninive. Elle se compose de tablettes en argile cuite, placées sur une grande étendue du sol, à un pied de hauteur, et contenant une écriture fine cunéiforme (syllabes en forme de coins). Un grand nombre de ces tablettes sont divisées en deux colonnes, dont la droite a dû servir d'explication à la gauche ; d'autres encore paraissent être des catalogues, attendu qu'elles renferment une grande liste de divinités. Il résulte des investigations entreprises après cette découverte qu'il existait à cet emplacement des chambres superposées destinées à la bibliothèque royale, dont une partie était consacrée aux archives, et l'autre à la collection des livres. Assurbanipal y avait enfermé les dépêches de ses généraux, ainsi que les écrits politiques les plus importants. On y remarque sa proclamation adressée aux Babyloniens, au sujet de la révolte de son frère ; les éponymes d'après lesquels les Assyriens comptaient les années, et qui sont une source précieuse pour l'étude de la chronologie de cet empire ; les syllabaires expliquant les signes et les mots usités dans l'antique Babylone. Soixante-dix tablettes forment un ouvrage complet d'astronomie et d'astrologie, ayant pour titre : *L'Œil de Bel*, et indiquant le lever et le coucher des planètes et les éclipses. Elles sont un témoignage irrécusable de la science, renommée à juste titre, des Chaldéens. D'autres tablettes encore sont destinées aux calculs mathématiques et nous apprennent la manière dont les Assyriens exécutaient la multiplication, la division et l'extraction des racines carrées et cubiques. On y voit aussi des inscriptions anciennes et des dessins d'animaux de toute sorte. Tous ces documents nous font pénétrer l'antique civilisation qui a régné dans les contrées, aujourd'hui presque désertes, de l'Euphrate.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

Quelles sont les villes dont les noms forment les anagrammes suivantes :

- No. 19. Il a les vers. No. 31. Dote-le.
No. 20. Ma perle. No. 32. En garde.
No. 21. Léon Paradi. No. 33. Veilles.
No. 22. On rue. No. 34. Déroba.
No. 23. Si on tope. No. 35. Sortir visière.
No. 24. S'il lève. No. 36. Non, c'est ton
No. 25. A vu lion. No. 37. Est tire.
No. 26. Etage. No. 38. Le ch à l e—la
No. 27. L'arme-t-on? No. 39. Le brin.
No. 28. Charge de raves. No. 40. O ! glas !
No. 29. Danse. No. 41. O ! glas !
No. 30. Valse. No. 42. O ! glas !

CHARADES

No. 9

Je suis un vrai légume et crois dans un jardin, Dans une terre grasse on me sème aisément ; En me coupant la tête, femme je suis soudain, Et d'un autre jardin je deviens l'ornement.

A. BELANGER.

No. 10

Mon premier, au solfège, aura toujours sa place, Mon dernier peut souvent s'étaler avec grâce Dans la construction D'une belle maison. Chaque paroisse a mon entier, Mais on voudrait voir l'industrie Employer souvent mon dernier, Pour élever un autre entier Et donner au pays la vie.

No. 11

Au printemps, croyez-moi, c'est chose salutaire De mettre, assaisonné, mou tout sous mon premier. Pour avoir mon second, voyez le nobiliaire, C'est un signe, souvent, qu'on a droit au quartier. Pour mon dernier, il est plus noble que le roi, Il est beau, il est grand, à tous il fait la loi. On pourrait à mon tout faire un autre nom propre, Mais ce serait commun, et même trop malpropre.

V. P.

No. 12

Sur mes cinq pieds, lecteur, je suis très-formidable Sur quatre, méprisée sans être méprisable, Sur trois je t'offre un mot souvent désagréable, Et sur deux je me dis pronom indéclinable.

E. D.

DILEMMES

No. 3.—DILEMME D'ARISTOTE

Un sophiste voulait prouver, par ce dilemme, qu'un citoyen ne devait pas se mêler des affaires publiques :

« On agit bien ou on agit mal ; « Si on agit bien, on offense les hommes ; « Si on agit mal, on offense les dieux ; « Donc, il ne faut pas se mêler des affaires publiques. »

Ce sophisme lui attira ce dilemme en réponse :

« Si on s'y gouverne selon les règles corrompues du monde, on contentera les hommes ; « Si l'on s'y gouverne selon les lois de la justice, on contentera les dieux ; « Donc, il faut se mêler des affaires publiques. »

CURIOSITÉS

No. 6.—LES TROIS OUTRES

Deux voyageurs traversent un désert, ils n'ont plus qu'une outre pleine d'eau contenant huit litres. Pour éviter toute discussion, ils conviennent de partager également les huit

* Pali signifie langue.

litres, mais ils n'ont pour cela que deux autres vides, l'une pouvant contenir cinq litres, et l'autre trois litres. Comment s'y prendront-ils pour avoir juste leur part, c'est-à-dire chacun quatre litres d'eau ?

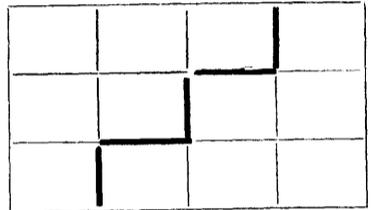
RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 20 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Charades.—No. 4 : Finlande ; No. 5 : Portefaix.

Problèmes.—No. 1 : Divisez la terre en seize parties égales, comme suit : il est évident que le père aura 4 de ces parties, celles marquées ; 1 : les enfants en auront chacun trois marquées pour chacun d'eux : 2, 3, 4, 5.

Table with 4 columns and 4 rows of numbers: 2, 2, 3, 3; 2, 5, 5, 3; 1, 1, 5, 4; 1, 1, 4, 4

No. 2.—Marquez la planchette de lignes verticales et transversales qui la divisent en 12 parties de 3 pouces sur 4, puis coupez en diagonale, mais en suivant les lignes de division, de manière à laisser 6 quadrangles dans chaque morceau. Les deux parties peuvent alors se rejoindre de manière à former un carré de 12 x 12.



Curiosité No. 5.—Ajoutez ensemble les chiffres restant après le chiffre biffé et soustrayez cette somme de neuf si elle est moindre, ou du produit de neuf, multiplié par 2, 3 ou 4, etc., suivant que la somme est plus ou moins élevée, et la différence est le chiffre biffé. Par exemple, je suppose le nombre 124 1 et 2 font 3 et 4 font..... 7

117 reste Je biffe le 7, il reste 11 ; or en onze il y a deux 1, je dis donc 1 et 1 font 2 ; deux de neuf reste sept, qui est le chiffre cherché. Je suppose 778 22

756 ; je biffe le 5, il reste 76 ; je dis 7 et 6 font 13, lesquels soustraits de 18, produit de 9 x 2, me donnent 5 de reste, qui est le chiffre biffé. Quand il reste neuf d'un seul chiffre après l'opération, c'est 9 qui est biffé, et quand il reste deux chiffres formant 9, tels que 8 et 1, ou 7 et 2, ou 6 et 3, alors c'est un zéro. Mais ces cas sont très-rars. M. C. BLAIS.

Enigme No. 22.—Poulet.

Questions historiques.—No. 1 : 29 juillet 1618.

No. 2.—Le Rév. Père Dolbeau.

No. 3.—Il retourna en France.

MOTS CARRÉS

No. 1

Word square grid: A B O R D; B A L A I; O L I V A; R A V I N; D I A N E

No. 2

Word square grid: B A B E L; A L O S E; B O S S U; E S S O R; L E U R S

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Charade No. 4.—J. R. Pelletier, Montréal ; 4 et 5. Dlle. Valois, Ste. Scholastique ; 4 et 5. N. Théoret, Montréal ; 4 et 5. Mde A. Hamel, Québec ; 4 et 5. N. A. Hélu ; 4 et 5. P. De Pensier, Québec ; J. Z. C. M.

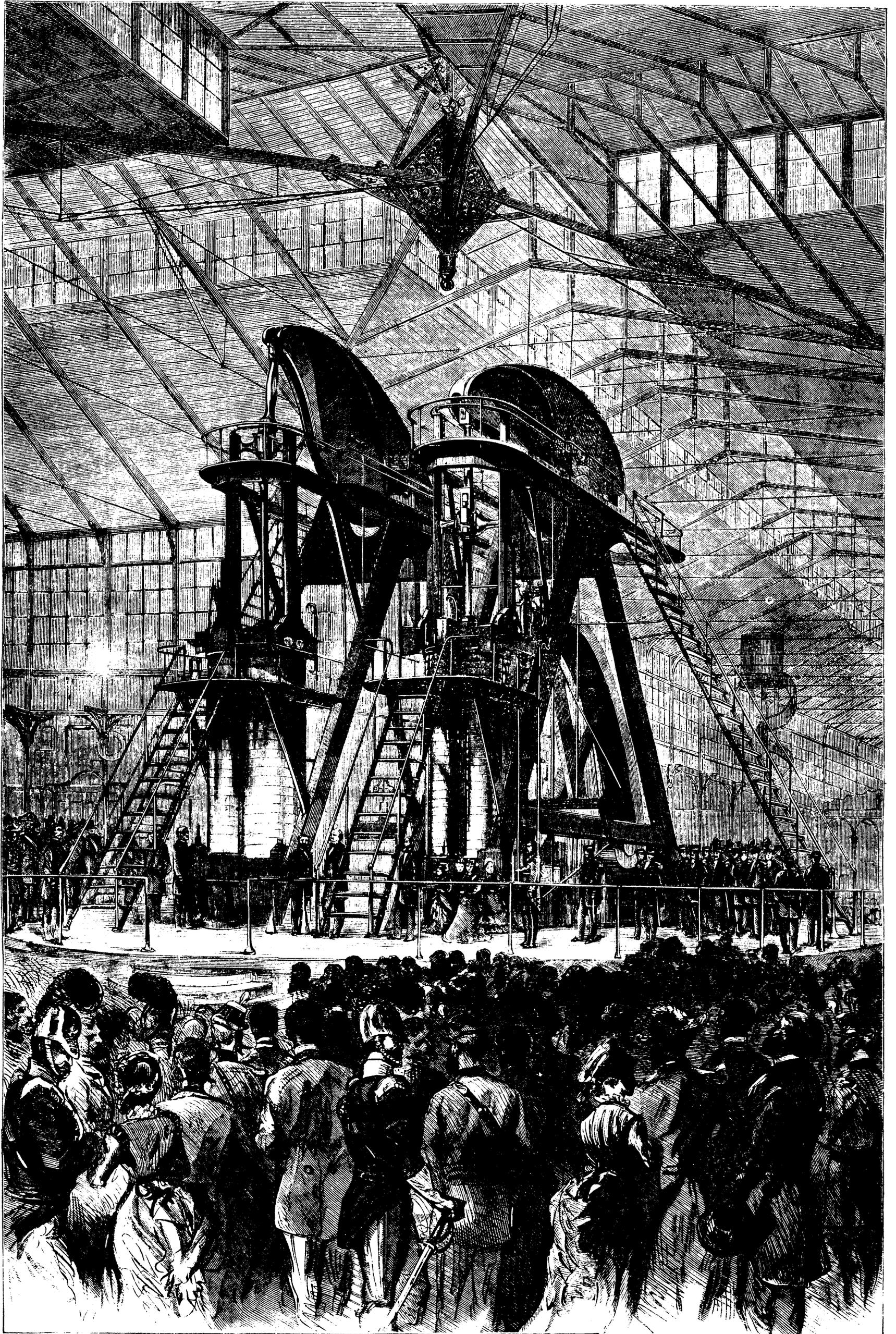
Problème No. 1.—F. G. Bernard, Boston ; 1, Jos. Lesage, Kankakee ; 1 et 2, P. Paquette, New-York ; 1 et 2, P. Bonvouloir, Holyoke ; 1, Chs. Gagnon, Rivière-Quelle ; 1 et 2, H. F. Rousseau, Montréal ; 2, Ls. E. Lesage, Québec ; 1 et 2, J. Morin, ptre. ; 1, P. De Pensier ; 2, Ovide Lamy, St. Camille ; 1 et 2, J. A. Hébert, Princeville ; 1 et 2, Québec.

Enigme No. 22.—Jos. Lesage, P. Bonvouloir, C. Gagnon, H. F. Rousseau, Rév. J. Morin, N. Théoret, J. F. P., Montréal ; J. Z. C. M.

Questions Historiques.—1 et 3, J. R. Pelletier.

Mots Carrés.—No. 1, J. Lesage ; 1 et 2, V. P. ; 1, P. Bonvouloir ; 2, D. Ste. Marie, Holyoke ; 1 et 2, C. Gagnon ; 1 et 2, J. R. Pelletier ; 1 et 2, Dlle Valois ; 1 et 2, Dlle H. Dolbec, St. Sauveur de Québec ; 1 et 2, N. Théoret ; 1 et 2, H. A. Hélu ; 1 et 2, Ed. Piette dit Trempe, Sorel ; 2, J. F. P. ; 1 et 2, Québec.

Au restaurant : Un monsieur demande l'addition. On la lui apporte. —Garçon, il y a une erreur. Vous mettez : Une Omelette avec un T et il y en a deux. —Parfaitement, monsieur. La garçon va au comptoir et, un instant après, rapporte la note ainsi corrigée : « Une omelette. « Deux thés. »



L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE :— LE POUVOIR MOTEUR, ENGIN-CORLISS, MIS EN MOUVEMENT PAR LE PRÉSIDENT GRANT ET L'EMPEREUR DU BRÉSIL

ÉPIQUE

A mon ami A. Gingras, vicaire à Ste. Croix.

Ah ! ça, ne boude pas. C'est bien la pire chose Qui nous puisse arriver. En poésie, en prose, En vers de treize pieds, en phrases de cent mots, N'importe ! parlons-en souvent de nos marmots, De ces enfants gâtés que notre muse enfante, Et dont l'air trop mutin déjà nous épouvante. S'il m'en souvient, mon cher, je crois t'avoir promis De t'envoyer les miens, en toilette et bien mis. Mais en vain j'ai voulu me mettre sur leurs traces ; Les petits vagabonds parmi mes paperasses Sont tous là péle-mêle, imparfaits, négligés, Comme sont les enfants qu'on n'a pas corrigés. Grand nombre n'ont connu que mon large pupitre, Mais à l'heure où j'écris cette ennuyeuse épitre L'un d'eux veut affronter le public exigeant, Qui dans les grands journaux en a pour son argent. Or je vais le risquer, cet enfant de ma muse, Heureux, cent fois heureux si le lecteur s'amuse A ses dépens. D'ailleurs, bientôt je te dirai Si le petit s'en est ou bien ou mal tiré. En attendant, ce que je tenais à te dire, C'est que la nuit leur plaît, que tu vas en médire Si je te les évoie, et, mon cher, je soutiens Que je ne voudrais pas les comparer aux tiens. Voilà pourquoi depuis tout près d'un mois j'hésite. Mes vers d'ailleurs (si c'en est un) n'ont qu'un mérite : C'est de n'avoir coté ni longues nuits ni pleurs, Et d'avoir été tous enfantes sans douleurs. Les uns, je les ai faits pendant la promenade, Quand la forêt rouge ainsi qu'une grenade Jette à l'homme rêveur pour la dernière fois Ses plus charmants parfums, ses plus joyeuses voix. Les autres sont éclos près de la cheminée, Au bruit de l'ouragan, après une journée (Où sous un lourd travail je suis resté courbé ; Quelquefois même un chant de ma lèvre est tombé A cette heure où minuit, maîtrisant tout mon être, Fait la nuit dans mon âme, autant qu'à la fenêtre. Souvent, quand je suis seul, je roule en mon esprit Un sujet qui m'étonne ou bien qui me sourit. Ainsi va le poète. Et, ma foi, l'on nous blâme Avec raison, je crois ; cette pudique flamme, Ce céleste rayon qui nous fait tant rêver, Nous devrions l'éteindre au lieu de l'activer.

Vois-tu, nous sommes nés dans un siècle où la gloire Est dans le mot ACIL plus que dans le mot CROIRE. Que sert d'aller pensifs et de jeter aux vents Une idée enchaînée en des vers émuivants ? Il faut faire du bruit, inventer ou détruire, Abattre une colonne et puis la reconstruire ; Il faut lutter toujours si l'on veut parvenir, Et ne pas perdre une heure à se ressourvenir. Oui, tout homme en soi porte une ardeur inquiète Qui l'oblige à viser toujours vers quelque faite. Nous naissons (mes amis disent que c'est le cas) Pour être médecins, notaires, avocats, Mais pour faire des vers ! c'est un triste rôle Que prennent les badauds. Cela me paraît drôle, Mais enfin ils ont tant d'esprit de leur côté, Que ce pourrait bien être un peu la vérité. A quoi sert, disent-ils, de faire d'une phrase "Deux ou trois vers ronflants, d'y jeter de l'emphase, "De l'orner de clinquant, système fort usé "Dont beaucoup avant vous ont souvent abusé ?" Comprenez-nous, messieurs, distinguez le poète Du rimeur. Apprenez comment l'argile est faite, Et n'allez pas porter un jugement grossier Sans avoir avec soin dépoilé le dossier. Je conviens en effet que le rimeur qui foule Les règles du bon sens et ne s'en tient qu'au moule Ne fait là rien de plus que l'œuvre du potier, Et c'est son sort, c'est trop le châtiment. Quant à rimer, c'est vrai, la chose est très-facile, Et le premier venu, fut-il un imbécille, Sans jamais invoquer le dieu brillant des vers, Peut bien faire rimer univers et travers. Lancé dans cette voie, il n'est pas impossible Qu'on rencontre un grand mot pour rimer avec cible. Qui, le rimeur, mon cher, trouvera que c'est bien S'il peut faire accorder Autrichien et Prussien. Pour peu que ce jour-là son esprit soit morose, Il fera rimer cause avec météorose. Mais je gage avec toi que l'auteur oubliera D'y mettre la raison, à moins qu'elle soit là Pour rimer quelque part avec gazou. De même Un écolier ferait un énorme poème. Dictionnaire en main, je crois qu'il est aisé D'écrire couramment si l'auteur est rusé. Or, mon cher vieil ami, que le ciel nous préserve De ce sentier fatal. N'allons pas de conserve Avec ces vains rimeurs ; et si c'est là le but De nos premiers efforts, brisons là notre luth.

Quand le petit oiseau va prendre sa volée, S'il rencontre soudain dans la fraîche vallée Le moindre coup de vent, au nid vite il revient, Et pendant plusieurs jours la frayeur l'y retient. De même si la muse, en essayant son aile, Sent, dès son premier vol, la bourrasque oruelle Attaquer son génie, elle laisse les champs Où germe la pensée, où naissent tous nos chants. Quelque soit l'avenir que le ciel nous destine, Ouvrons au vent du ciel notre voile latine ; N'imitons pas l'oiseau que chasse l'ouragan, Et moquons-nous de ceux qui nous jettent le gant. Comment nommeras-tu ma fade poésie ? Ce n'est pas le nectar, encore moins l'ambrosie, Ce merveilleux breuvage autrefois si vanté, Et dont vous vous grisez, dieux de l'antiquité ! C'est une causerie intime ; or, à ce titre, Lis-la sans trop d'humeur, ouvre-lui ton pupitre Où reposent ses sœurs, et laisse-moi finir En exigeant de toi de te ressouvenir ! M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 13 février 1876.

ROSALBA

OU

DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE VIII

"PER VARIOS CASUS."

Edgard Martin avait le cœur brisé. Pas un des patriotes qui avaient combattu à Saint-Denis et à Saint-Charles ne ressentait plus que lui la défaite. Il ne songeait pas tant à son avenir perdu, comme médecin, qu'à la nécessité où il se trouvait de quitter Rosalba. Il se rappelait l'invitation de M. Varny, en cas de désastre, mais il ne pouvait en profiter. Il était sur la liste des proscrits et sa vie était en danger s'il demeurait dans le pays. Il fallait fuir. Nelson et les autres avaient pris la route des cantons de l'est, mais il résolut de suivre le cours du Richelieu pour se rendre dans les états de New-York ou du Vermont. Il aurait ainsi l'avantage de rencontrer, tout le long de la route, des hommes de sa race, des patriotes qui lui donneraient l'hospitalité. Après avoir coupé

sa barbe, il se déguisa en journalier, traversa bravement la rivière à Saint-Antoine et commença le long et pénible pèlerinage de l'exil. Il atteignit Saint-Marc sans encombre, parce que les troupes étaient encore sur l'autre rive. Il évita Belœil, où il était trop connu ; néanmoins, il s'arrêta en vue du clocher et passa la nuit dans la maison d'un ami. De là, pour éviter la garnison de Chambly, où la garnison de Wetherall était déjà revenue, il s'avança vers l'intérieur et longea le pied de la montagne de Boucherville. Là, il passa une nuit dans les bois, sans autre lit que celui qu'il put se faire avec des feuilles sèches, et sans autre nourriture qu'un biscuit et un morceau de fromage. Là aussi le danger commença réellement, parce que tout le plateau jusqu'à la frontière était sillonné par les volontaires et la cavalerie royale qui avaient ordre strict de "pincer" tout individu suspect. Il était pressé, décidé à retourner à Montréal où, pensait-il, quelqu'ami pourrait lui donner refuge, du moins pendant quelque temps, mais toute la rive sud était gardée et tous les bateaux qui abordaient à la ville étaient strictement visités. A force de précautions et avec une difficulté infinie, il atteignit Lacadie et resta plusieurs jours caché dans une grange, où la vieille mère d'un patriote distingué le soigna d'une vilaine blessure qu'il avait au pied. Elle l'avertit de ne pas approcher de Saint-Jean, qui était plein de bureaucrates et de volontaires, mais de se diriger vers Lacolle ; elle lui donna le mot d'ordre et les noms de plusieurs partisans qui l'aideraient certainement à se rendre jusqu'à la frontière.

Edgard errait déjà depuis douze jours, et malgré les bons traitements qu'il avait reçus, contrairement à tant d'autres fugitifs, il était presque épuisé physiquement et moralement. Son cœur souffrait de plus en plus. Il ne pouvait supporter l'idée de la défaite, dans une course où il avait mis tout son avenir, et plus il s'éloignait de Rosalba, plus il devenait abattu. Parfois son abattement était si profond qu'il songeait à se rendre au premier poste pour se livrer lui-même aux ennemis.

Jusqu'alors, il avait évité toutes les poursuites et n'avait pas même vu un seul habit rouge sur la route, mais il avait le pressentiment qu'il tomberait sur un poste au moment où il y songerait le moins. Quel serait le résultat de cette rencontre ? Il ne pouvait y songer sans frémir, parce qu'il n'avait pas d'armes et était trop épuisé pour faire aucune résistance.

Torturé par ces pressentiments, il se remit en route, se cachant le jour et marchant la nuit. On était alors au milieu de décembre, l'hiver était arrivé. La neige était épaisse dans les bois et formait d'énormes amas le long des routes. Par un tel temps, la marche est doublement fatigante. Le soir du troisième jour, en quittant sa cachette pour reprendre sa marche, il reprit un peu courage en songeant qu'il n'avait plus que douze milles pour se rendre à la frontière. Si la Providence le favorisait dans ce dernier effort, il serait le lendemain matin sur la terre de la liberté.

Pendant la première heure, pas d'incident ; il croyait avoir laissé Lacolle assez loin derrière lui. Mais quelle fut sa surprise, en sortant d'un petit bois, de se trouver à quelques pas d'un bivouac. Un bon feu brillait devant une petite hutte de billots en avant de laquelle était assis un factionnaire, son fusil négligemment étendu sur ses genoux.

"Il dort, pensa Edgard, je suis sauvé." Et, retenant sa respiration, il passa rapidement, mais sans bruit, et atteignit la route sombre.

"Qui va là ?" cria soudainement une voix claire et sonore.

Edgard bondit comme s'il avait reçu un coup de feu. Il était trop interdit pour répondre.

"Qui va là ? répéta fortement la même voix. — Ami ! répondit-il d'une voix tremblante. — Que l'ami avance et donne le mot d'ordre !" Edgard resta comme pétrifié.

Au lieu de faire feu, comme c'était son droit, bien que les ordres donnés aux volontaires à cet égard ne fussent pas très-stricts, le factionnaire s'avança vers l'étranger et lui dit d'une voix calme mais ferme :

"Vous êtes mon prisonnier. Volte-face, marche !"

Et tous deux marchèrent rapidement vers l'endroit où se trouvait le feu.

Le factionnaire examina la figure de son prisonnier d'un air scrutateur. D'abord, il ne trahit aucune émotion, mais bientôt il demeura comme frappé d'étonnement :

"C'est impossible !" murmura-t-il.

Il regarda encore, et un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres.

"Qui ! c'est lui !"

Edgard demeura interdit. Que pouvait signifier cette pantomime ? Était-ce une moquerie, ou le factionnaire le connaissait-il réellement ? Mais son étonnement ne fut pas long, car le factionnaire, lui faisant signe de ne pas éveiller son compagnon, frappa doucement Edgard sur l'épaule et l'emmena à quelques verges de là.

"N'êtes-vous pas Edgard Martin ?" dit le volontaire en assez mauvais français.

Le jeune homme n'en revenait pas d'être ainsi reconnu. "Hélas ! pensa-t-il, tout est fini !"

"Je crois que je ne me trompe pas. Nous nous sommes souvent rencontrés à Montréal, il y a deux ans, lorsque vous y étudiez le droit, et je vous ai vu ensuite à Belœil. Ne craignez pas de parler, Edgard Martin, car je suis votre ami."

Ne sachant pas trop si c'était un piège, mais prêt à tout risquer, le fugitif répondit d'une voix ferme :

"Vous avez raison ; c'est mon nom."

— Ne craignez rien alors. Vous n'êtes plus qu'à sept milles de la frontière. La grande route, à votre gauche, est bien battue. Nous sommes les dernières sentinelles de cette section. Vous avez plusieurs heures devant vous. Partez, au nom du ciel !"

Edgard demeura dans l'attitude d'un homme qui vient de perdre la raison.

"Avez-vous de l'argent ?"

— Non.

— Des armes ?

— Non."

Le factionnaire déposa son fusil contre un arbre et, ouvrant sa tunique, il détacha une ceinture de peau de chamois bien bourrée de pièces de monnaie et la donna à Edgard.

"Attachez-vous-là autour de la taille, dit-il, cela vous aidera pendant quelques jours, jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'emploi."

Puis, prenant un gros pistolet de selle à sa ceinture, il le donna aussi à Martin en lui enjoignant de le cacher dans sa poche.

"Maintenant, que Dieu vous accompagne, Edgard Martin. Puissiez-vous revenir sain et sauf au pays et y vivre heureux. Allez ; seulement rappelez-vous qu'un volontaire anglais vous a sauvé la vie. Pourquoi ce volontaire a-t-il agi de la sorte, vous le saurez plus tard."

Trois heures après, Edgard était à l'abri de toutes poursuites, à Rouse's Point. Ce ne fut qu'une fois rendu dans un hôtel, sur la montagne, reposant ses membres fatigués devant un bon feu, et se rappelant, un à un, toutes les étranges scènes dans lesquelles il venait d'être acteur, qu'il se rappela qu'il avait oublié de remercier son bienfaiteur et de lui demander son nom.

"Je n'ai pas vu sa figure, se disait-il, car, même au bivouac, elle était partiellement dans l'ombre. L'a-t-il fait à dessein ? Et pas un mot de remerciement ! C'est comme un rêve. Mais le bon Dieu le récompensera."

Plus tard, en comptant son argent, il constata qu'il était en possession de cent dollars.

CHAPITRE IX

UNE ROMANCE

Le drame de la rébellion avait plongé dans la pauvreté et la désolation des milliers de familles canadiennes. Le coup fut terrible pour les Varny. Il est vrai que le vieux Varny se réjouissait du triomphe de sa cause, mais il était trop sincère ami de ses compatriotes pour ne pas déplorer les souffrances et les humiliations qu'ils subissaient. Il était si affecté du résultat, qu'il devint acariâtre et morose. Sa santé s'affaiblissait, et bientôt il se maintint chez lui dans une complète solitude.

Rosalba supporta ces épreuves avec résignation ; mais qui pourrait dire ce que son pauvre cœur souffrait ! Pendant quelque temps, des lettres d'Edgard vinrent la consoler. Elle apprit que de Rouse's Point il avait passé dans l'Etat du Vermont, où il se joignit à une bande d'exilés qui firent une autre tentative de rébellion en 1838. Cette tentative ayant échoué, il demeura quelque temps à Swanton où, pour payer sa pension, il fit le service de garçon de buvette (bar-keeper), dans la taverne de Kane. De là il se rendit plus au sud, et l'on n'eut plus que rarement de ses nouvelles. Ses dernières lettres trahissaient l'abattement produit par une maladie persistante.

Alors Rosalba crut que tout était fini et qu'elle devait se préparer au grand sacrifice. Elle fut longtemps à se résigner. Il faut toute l'énergie du cœur humain pour un semblable héroïsme, et c'est alors qu'il a besoin des secours du ciel, sans lequel tous ses efforts sont stériles.

Rosalba priait. Nos romanciers modernes ignorent trop la puissance de la prière dans leurs études des phénomènes psychologiques. Nous ne sommes ni romancier ni psychologue, mais nous affirmons sans crainte que la plus forte, la plus douce et la plus prompte des influences, en cette vie, est une simple prière partant d'un cœur humble pour se rendre aux pieds du Père de notre pauvre humanité.

Rosalba priait ! Elle priait souvent, constamment, durant ses veilles, dans ses rêves, à la promenade, assise dans sa chambre ou à genoux. Enfin, elle fut exaucée, le jour où elle y pensait le moins. Les ténèbres se dissipèrent, son cœur se remplit de cette paix que le monde ne peut donner, et elle se sentit la force de supporter le chagrin, dùt-il durer toute sa vie.

Elle prit le costume de veuve, s'interdit tout amusement, et consacra presque tout son temps à visiter les églises et à soulager les pauvres et les malades.

Des années se passèrent ainsi, tranquilles, presque heureuses.

Elles ne laissèrent pas de traces sur la brillante beauté de la jeune Canadienne. Sa joue était plus pâle, sa chevelure moins fournie, sa démarche un peu plus pesante ; mais ses traits avaient toujours leurs charmes, et elle avait conservé des formes gracieuses. Elle avait mûri, si nous pouvons ainsi parler. C'était tout. Plus d'un cœur s'élançait vers elle quand elle se glissait le long du chemin pour aller accomplir quelque-une de ses œuvres de miséricorde, ou qu'elle prenait la fraîche sous les pommiers, dans le verger de son père. S'ils l'avaient osé, bien des prétendants auraient demandé sa main.

Mais elle était sacrée maintenant, sacrée par le malheur qui avait déposé sur sa tête une double couronne... elle était vierge et veuve tout à la fois.

Walter Phipps savait tous les secrets de la vie solitaire de Rosalba, mais il les respectait. Il mettait la plus grande réserve dans ses rapports avec elle, mais il avait obtenu la permis-

sion de passer, chaque année, deux jours chez M. Varny. C'étaient la Noël et le 5 avril, anniversaire du jour où la jeune fille l'avait arraché à la mort.

Dix longues années s'écoulèrent durant cinq desquelles elle ne reçut pas un mot d'Edgard Martin. Une fois, mais une fois seulement, il avait écrit à son père ; et lui indiquait le lieu de sa résidence dans l'Etat de New-York, et il suppliait Rosalba de venir l'y rejoindre. Si la chose était impossible, il s'embarquerait pour la France, où, grâce à son éducation tout française, il espérait pouvoir trouver une position convenable. Aux Etats-Unis, son ignorance de la langue anglaise était un obstacle insurmontable à son avancement.

Samuel Varny ne crut pas même devoir montrer cette lettre à sa fille, ni même lui en parler.

"Je ne puis permettre à ma fille d'aller l'y rejoindre, disait le vieillard sans colère, mais avec tristesse. Pauvre Edgard ! je plains son sort, mais il a pris un parti et il doit subir les conséquences de sa détermination. En outre, ce serait cruel d'exposer mon enfant à souffrir dans un pays lointain. Elle est contente et résignée. Je ne troublerai pas sa tranquillité."

Avait-il raison ? Peut-être non, mais ses intentions étaient bonnes.

Peu de temps après, le vieux Canadien mourut. Dans ses derniers moments, il mentionna le nom d'Edgard à Rosalba, et lui enjoignit, dans le cas où elle le reverrait ou aurait de ses nouvelles, de l'assurer de ses bonnes intentions à son égard.

Après la mort de son père, Rosalba se retira, avec sa mère, dans un petit cottage situé un peu au nord de leur ancienne résidence, et plus près du fleuve. Nous pouvons dire aussi qu'Agnes était devenue une belle fille et était heureusement mariée à un avocat du barreau de Montréal. Elle vit encore et est aussi fraîche que le jour de son mariage.

Il paraît que, quelque temps avant de quitter l'Amérique, Edgard avait écrit à Rosalba, mais on n'a jamais su quel était le contenu de cette lettre et on ne l'a pas trouvée parmi ses papiers. Madame Varny a dit qu'elle contenait une romance intitulée : "Sans toi !" que Rosalba avait chantée une ou deux fois sur un air connu, mais soudain elle avait cessé de la chanter. On ne se rappelait pas bien les mots, mais plus tard, quand parut la romance de Lemay, sous le même titre, Agnes en fut frappée et dit que cette romance ressemblait singulièrement à quelque chose qu'elle avait entendu chanter à sa sœur. Il n'y a rien de surprenant à cela, car les poètes ne sont-ils pas les interprètes des sympathies universelles ? Il n'est peut-être pas inutile, pour compléter cette étude de mœurs canadiennes, de citer la belle composition du poète canadien :

SANS TOI

Doux est le souffle du zéphyre
Durant un soir silencieux ;
Au fidèle ami qui soupire
Doux le bosquet mystérieux :
Mais du soir l'haléine embaumée,
Le bosquet de l'amanit rêveur,
Sans toi, ma jeune bien-aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

Agréable est l'onde bruyante
Qui de roche en roche s'enfuit ;
Avec son étoile brillante
Agréable est la sombre nuit ;
Mais l'onde, l'herbe parfumée,
L'étoile perçant la nuit noire,
Sans toi, ma jeune bien-aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

Belle est la fleur qui vient d'éclorer
Parmi les pleurs d'un frais matin ;
Belle est au lever de l'aurore
La voix de quelque oiseau lointain ;
Mais la fleur de pleurs parsemée
Et la voix d'un oiseau chanteur,
Sans toi, ma jeune bien-aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

Cette romance est bien simple, mais c'est bien là le langage de l'isolement que les amoureux ressentent d'une manière si cruelle, et dont le pauvre Edgard dut souffrir dans son exil. Son rythme simple permet de la chanter très-aisément sur plusieurs airs de romances connues, et elle est d'un grand effet. Si jamais quelqu'un de nos maestri la met en musique (1), cette composition prendra certainement parmi la classe toujours nombreuse de nos jeunes Werther. Naturellement, elle devra être dédiée à Pamphile Lemay.

(1) Ces vers ont été mis en musique par M. E. B. de St. Aubin, auteur d'un grand nombre de chansons canadiennes fort appréciées dans plusieurs cercles. Mais les auteurs de semblables compositions hésitent toujours à les publier, car le public canadien n'encourage pas les publications musicales. Cela viendra de temps.—(Note de la Rédaction.)

(A continuer.)

— Une question longuement discutée, celle de la topographie du temple capitolin de Jupiter, à Rome, vient enfin de recevoir sa solution par une découverte fortuite (le Capitole tire son nom du mot latin *caput*, tête ; lors des travaux de fondation de ce temple, on y a déterré, dit la légende, une tête sanglante). La plupart des archéologues avaient été d'avis que ce temple et la roche Tarpeienne seraient à chercher sur la partie sud-ouest du mont capitolin. Effectivement ils se sont retrouvés à cet endroit dans les jardins du palais Cassarelli, lequel est aujourd'hui la propriété de l'ambassade de l'empire germanique. On y a mis à jour les fondements de ce temple pendant les fouilles exécutées pour la construction du musée archéologique allemand.

HISTOIRE DE PLUSIEURS BÊTES

Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal sérieux le plaisant "fait divers" qui suit : "Les habitués d'un café très-fréquenté au boulevard Montmartre viennent d'avoir la douleur de perdre le superbe toutou si fort amateur de kirsch que, chaque jour, il en vidait un grand carafon, et qui encore, non content de cela, allait de table en table quémendant un peu de sa liqueur favorite. Il est mort, maigre comme un clou. Paix à sa cendre !

"Mais ce n'est pas le seul ivrogne de son espèce que voient fleurir nos boulevards : on cite un autre chien d'une grande brasserie du boulevard Saint-Michel, qui ne le cède en rien au défunt dont nous venons de parler, sinon pour le kirsch, au moins pour la bière. On dit qu'il est Prussien.

"C'est un grand roquet à pelure fauve, à poil rude. Offrez-lui du sucre, des gâteaux, même un morceau de viande, il détournera la tête d'une façon fort dédaigneuse ; mais payez-lui un bock, et vous verrez comme il l'avallera ! Les habitués de cette brasserie, rudes buveurs pourtant, ont quelque peine à lui tenir tête ; ainsi dix ou douze bocks ne font pas peur à cet ivrogne qu'on s'amuse à griser ; aussi est-il devenu pouffif au point de ne plus pouvoir se traîner."

Je vous donne tel quel ce récit amusé, pour ma part, j'attache toute confiance, car je crois, et cela par expérience, que les chiens ont beaucoup plus que l'instinct, c'est-à-dire que de même que l'espèce humaine, ils ont des sentiments, des qualités et partant des vices. Ainsi j'ai connu un chien philanthrope, un chien mélomane, un chien avare. Et si vous me le permettez, pour me reposer un peu des hommes, je m'en vais vous raconter l'histoire de ces trois intéressants animaux.

Le premier ne faisait point partie de ma société ; c'était une des connaissances de mon mari. Il appartenait au maître du café de l'estaminet de Valois, au Palais-Royal.

Favori, c'était son nom, était un superbe caniche, toujours lavé, poudré, frisé et très-aimé des habitués de l'établissement ; mais sa beauté physique n'était rien auprès de celle de son esprit et de son âme. Aussi jouissait-il de la confiance entière des maîtres auxquels il appartenait, lesquels lui avaient donné un emploi fort important dans la maison : celui d'aller chercher chaque matin chez le boulanger tous les petits pains dont on faisait provision pour la journée.

Ainsi, dès l'aube, un grand panier à la guele, Favori partait pour remplir sa mission de confiance, et, d'une probité rare, il rapportait avec une scrupuleuse exactitude le dépôt qui lui était confié. Un jour, pourtant, il manqua un petit pain.

Il n'était certainement pas possible d'accuser la probité du chien : aussi on suspecta celle de la boulangère et on alla lui faire des reproches ; elle s'excusa sur une négligence possible et promit de veiller sur la livraison. Le lendemain, même erreur ; il n'y avait plus moyen de se faire illusion : Favori était gourmand ! Favori était voleur ! Favori était perdu !

Cependant, comme avant de punir le crime il faut confondre le coupable, on se permit de le suivre et, en le prenant sur le fait, de le corriger de façon que toujours il s'en souvint. Donc, le lendemain matin, quand Favori prit son panier, son maître le guetta, puis suivit à pas de loup le pauvre chien qui s'en allait tranquillement comme un cœur sans remords.

Le maître voit compter les pains, garnir le panier du caniche qui sort, toujours suivi sans s'en douter ; mais, au lieu de revenir à la maison, Favori prend une autre route, bientôt entre dans une cour, s'arrête devant une porte d'écurie, dépose son panier, y prend un petit pain qu'il place devant une chatière, puis reprend son fardeau et retourne à la maison.

Alors le maître, étonné de ce singulier manège, voulut en éclaircir le mystère, et voici ce qu'il découvrit : dans l'écurie il y avait un vieux chien malade, et c'était à lui que le bon Favori apportait ainsi la nourriture pour la journée.

Vous comprenez si le brave homme fut touché de l'action généreuse du caniche : aussi le laissa-t-il continuer tant que le pauvre infirme eut besoin de lui, ce qui ne fut pas long ! Un jour Favori rapporta tous les petits pains : son misérable pensionnaire était mort !

Que pensez-vous de ce que je viens de vous raconter, chères lectrices ? Ne trouvez-vous pas que Mme de Staël n'avait pas tout à fait tort quand elle disait "que Dieu n'avait pas donné la parole aux chiens pour ne pas faire de tort aux hommes ;" car connaissez-vous beaucoup de gens capables d'une action semblable à celle que je viens de vous raconter ? Mais, sans plus de réflexions, si vous le voulez bien, nous passerons au chien mélomane.

Dans mon enfance, j'ai connu celui-ci. C'était un beau griffon blanc, coiffé de brun ; il appartenait à la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely et s'appelait Tampon. Or, ledit Tampon était un amateur passionné de musique, et comme sa maîtresse l'aimait beaucoup, lui, et qu'elle était alors une de ces très-grandes dames qui peuvent tout se permettre, elle l'emmenait avec elle dans sa loge tous les soirs d'Opéra. Là, il fallait voir ce chien, assis gravement sur une haute chaise, placée pour lui tout au beau milieu du devant de la loge, écouter la musique tout en dodelinant de la tête et fermant à moitié les yeux pour se recueillir, et avec cela une attention si grande que ni paroles, ni bonbons, ni gimblettes ne pouvaient lui faire perdre une seule note.

Durant l'été, comme le château de sa maîtresse était situé dans les environs de Paris,

maître Tampon partait régulièrement tous les jours d'Opéra. Quand le théâtre ouvrait, il entraînait comme un personnage, montait tout droit à la loge de sa maîtresse, dont on lui ouvrait la porte avec empressement ; et là, il grimpa sur sa chaise, assistait à toute la représentation, puis il reprenait le chemin du château.

Le troisième, l'avare, dont j'ai promis de vous parler, je l'ai aussi connu dans ma jeunesse. C'était un petit terrier anglais, noir et feu, à la mine rusée ; on l'appelait Fly, et il appartenait au Dr. Magendi. Sa seule et unique passion était l'argent, qu'il préférait à tout, si ce n'est à l'or. Ainsi ce n'était jamais du sucre ou du gâteau qu'il sollicitait de vous, quand il vous faisait des caresses ; c'était une pièce de monnaie.

Une fois en possession de sa pièce, Fly se sauvait comme un voleur jusque dans la chambre de sa maîtresse, sous le lit de laquelle il avait caché un vieux bas dans lequel il mettait son argent ; mais ce n'était qu'une cachette provisoire à laquelle il se fiait peu, car tous les samedis, quand Mme. Magendi partait pour sa campagne où elle allait avec son mari passer le dimanche, au moment où ses maîtres montaient dans la calèche pour partir, Fly allait chercher son vieux bas, bondissait avec lui dans la voiture, le cachait sous un coussin sur lequel il se couchait ; aussitôt qu'on était arrivé, il reprenait son argent, sautait de la calèche pour aller enterrer son trésor dans l'endroit le plus reculé du jardin. Puis, la semaine suivante, il recommençait le même commerce, volant à sa maîtresse un gant ou un bas pour en faire sa tirelire.

Et qu'on vienne nous dire que les chiens n'ont que de l'instinct !

Comtesse DE BASSANVILLE.

JEUX DE PRINCES.—Deux jeunes négrillons, fils de rois de Dahomey quelconques, étaient élevés dans un pensionnat des environs de Paris.

Ils n'étaient pas très-forts en thème, mais ils étaient dociles, pacifiques, et aimaient passionnément le patriarcal jeu de quilles.

Un jour, les deux Altesses noires retournent dans leur pays succéder à leurs pères chacun de son côté.

Ils restent longtemps sans se voir. Enfin une circonstance les rapproche. Ils parlent de leurs années de pension.

—Dis donc, fait l'un, veux-tu jouer une partie de quilles, comme au bon temps ?

—Oh, oui !

Son ancien camarade le mène à une sorte d'esplanade où neuf de ses sujets étaient symétriquement attachés à des poteaux, puis il lui désigne un canon braqué sur ces malheureux, et lui dit :

—A toi d'abord, tu es l'invité !

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price 1, Price 2. Includes sections for FARINE, GRAINS, LEGUMES, LAITERIE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

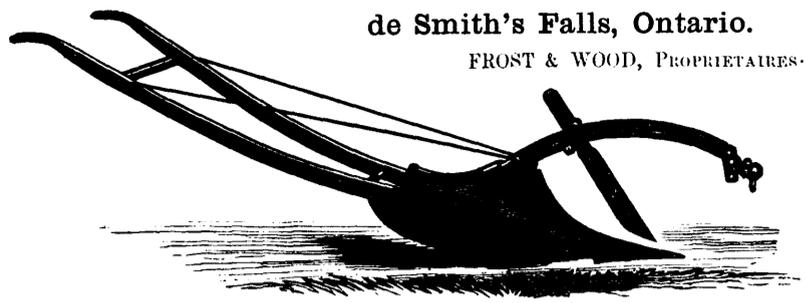
Marché aux Bestiaux

Table with 4 columns: Item, Unit, Price 1, Price 2. Lists various types of beef, pork, and poultry.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24

L.A.

COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS

Ayant réuni dans ses Nouveaux Ateliers toutes les Machines et les Matériaux des Etablissements ci-devant appartenant à BURLAND, LAFRICAINE & CIE., et à G. E. DESBARATS, est prête à exécuter AVEC EXPEDITION, DANS LE MEILLEUR GOUT, ET AUX PLUS BAS PRIX

Toute espèce de commande de GRAVURE, soit en creux, soit en relief ; IMPRESSIONS, soit unies, soit en couleurs et or ; LITHOGRAPHIE, TYPOGRAPHIE, ELECTROTYPE, STEREOTYPAGE, etc. etc.

L'attention des INGENIEURS, ARCHITECTES, etc., est surtout appelée à notre procédé de PHOTO-LITHOGRAPHIE, par lequel nous reproduisons, à n'importe quelle échelle, et très-fidèlement, les CARTES GEOGRAPHIQUES, PLANS, DESSINS A LA PLUME, etc., etc., en peu de temps et à un prix minime.

Les GRAVURES, LIVRES, etc., reproduits même grandeur ou réduits à volonté. Ce procédé est très-économique pour les CATALOGUES ILLUSTRES des Manufacturiers et Commerçants. Envoyez vos commandes pour toute sorte d'IMPRESSIONS, BLANCS DE COMPTE, CARTES D'AFFAIRES, CARTES DE VISITE, etc., à

La Compagnie de Lithographie Burland-Desbarats 5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL.

Les Ordres reçus des autres Villes, ou de la Campagne, recevront notre attention immédiate.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Déséquilibres Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poux. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, adoucis par un goût agréable, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrouelles, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉ.) MONTREAL. 7-8-52-51

A VENDRE

A Saint-Pacôme, comté de Kamouraska, la célèbre jument trotteuse "FIRE FLY."

S'adresser à M. le curé de Saint-Pacôme.

A VENDRE

A LA FERME-MOËLE DU COLLÈGE DE STE. ANNE

UN MAGNIFIQUE POULAIN âgé de 35 mois, Alezan clair (Bright Sorrel); hauteur: 16 1/2 mains; allure légère et rapide. Ce superbe animal vient du célèbre Étalon "Messenger," appartenant à la Société d'Agriculture du comté de Kamouraska, et d'une bonne jument 1/2 sang.

S'adresser au PROCUREUR DU COLLÈGE.

1er Mai 1876. 7-18-3-29

ON DEMANDE

UN SOLICITEUR D'ANNONCES

POUR

"L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habileté et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à GEORGES E. DESBARATS,

DIRECTEUR-GÉRANT.

PAPIER A ENVELOPPER

Les Épiciers, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres.

Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier. S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centin par livre pour couvrir les frais de poste.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, etc.

Ellixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-22

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.